UNIVERSITÉ PARIS 8 DES CRÉATIONS

METTRE EN RÉCIT LA SOCIOLOGIE

Homo academicus au XXIe siècle

Le journal d'une masterante 2023-2025

Présenté par **Ketsia LOÏAL**

Numéro d'étudiant : **23007319**

Sous la direction d'**Adrien CHASSAIN**, docteur en Littérature française

Mémoire présenté le 16/06/2025 devant un jury composé

Adrien CHASSAIN, maître de conférences en création critique

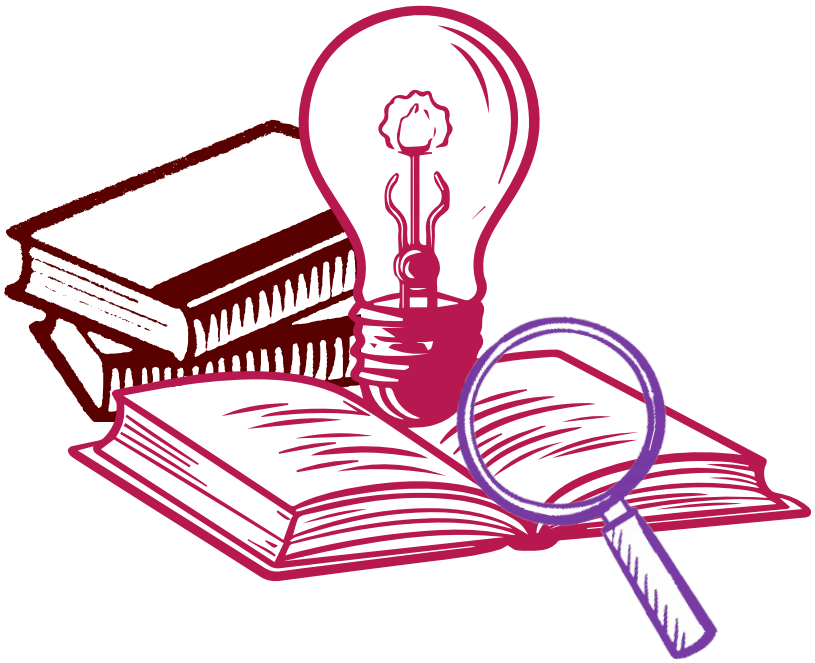
Yves CITTON, professeur de littérature et médias

Mémoire de Master Lettres à l'Université Paris 8 Vincennes Saint-Denis

Journal romanesque

Mettre en récit la lecture d'*HOMO ACADEMICUS*

à travers l'expérience et le vécu
d'une étudiante en Master

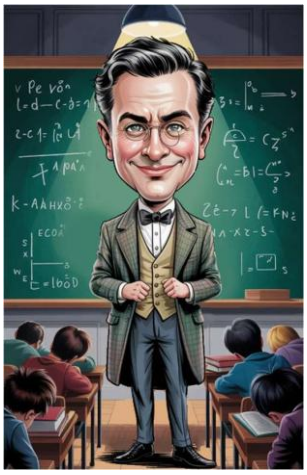


Avant-propos 127
Préambule 134
1ère SEMAINE 135
2e SEMAINE 137
3-4e SEMAINES 141
5-10e SEMAINES 143
✦ Samir : témoignage d'un étudiant du Master MLCC 145
✦ Léonie : témoignage d'une étudiante du Master ArTeC 147
11-12e SEMAINES 152
13-18e SEMAINES 153
19-21e SEMAINES : Vacances d'hiver et intersemestre 155
22-23e SEMAINES 155
24-28e SEMAINES 157
29-36e SEMAINES 157
37-39e SEMAINES 162
40-41e SEMAINES 165
✦ Hélène : témoignage d'une étudiante du Master MLCC 167
42-43e SEMAINES 171
✺ Ouvrages lus durant l'été 174
57-58e SEMAINES 175
59-70e SEMAINES 175
✦ Célia : témoignage d'une étudiante du Master MLCC 177
✦ Mason : témoignage d'un étudiant du Master MLCC 180
61-63e SEMAINES 181
65e SEMAINE 181
✦ Leïla : témoignage d'une étudiante du Master MLCC 183
✦ Harpreet : témoignage d'une étudiante du Master MLCC 184
71-73e SEMAINES : Vacances d'hiver et intersemestre 187
74e SEMAINE 187
✦ Djamila : témoignage d'une étudiante du Master MLCC 192
✦ Lucas : témoignage d'un étudiant du Master MLCC 194
76e SEMAINE 196
77-79e SEMAINES 197
80-82e SEMAINES 199
83e SEMAINE 203
84-85e SEMAINES 204
96-99e SEMAINES 205
100-103e SEMAINES 208
104e SEMAINE 212
105e SEMAINE 213

Avant-propos

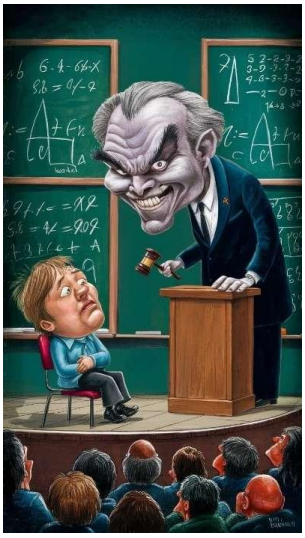
NB : Cet avant-propos contient des *spoils* sur les deux premières semaines du journal romanesque

L'université. U-N-I-V-E-R-S-I-T-É. Ce simple mot évoque tant d'images et tant d'imaginaires en moi. Avant d'entrer en Master, voici comment je voyais les chercheurs en littérature :

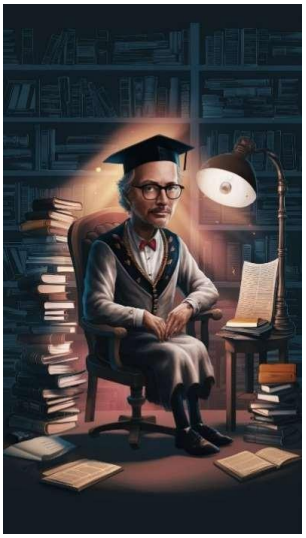


Le pédant ennuyeux : arrogant à souhait et sûr de lui, cet individu aime particulièrement se vanter de ses connaissances. L'excès et la mise en valeur de sa supériorité intellectuelle sont ses mots d'ordre. Ses cours se transforment en un bla-bla sempiternel et l'on entend ronfler dans les rangs du fond. Il est toujours impeccable, ne se voit pas de défauts et fait preuve d'une intelligence supérieure, étant un spécialiste dans son domaine. Sa phrase préférée : « Je vous renvoie évidemment à mes publications sur le sujet. »

Le workaholic : obsédé par son travail, prêt à sacrifier sa vie personnelle et son bien-être pour avancer dans ses recherches. Cet individu ne connaît pas le mot repos rivant ses yeux sur l'écran ou ses manuscrits. Il présente des cernes proéminents et une pâleur particulière due à une alimentation déséquilibrée. Ses conversations tournent invariablement autour de ses derniers travaux et découvertes, de ses délais intenables et du fait que « 24 heures, c'est bien trop peu pour une journée ». Il s'étonne sincèrement que les autres ne partagent pas son ardeur frénétique et trouve les loisirs d'une futilité affligeante. Sa phrase préférée : « Le temps, c'est de la recherche. »



L'élitiste sournois : non content de faire partie des meilleurs, il prend un malin plaisir à dénicher les imposteurs (ceux qui n'ont rien à faire là). Il est zélé dans sa mission et n'hésitera pas à les humilier, les faisant passer pour de simples spectateurs, des vacanciers ou des touristes. Son regard perçant et scrutateur traque la moindre faille dans leur raisonnement ou leur vocabulaire. Ses questions sont des pièges, ses remarques des piques aiguisées. Il jouit visiblement de l'embarras qu'il suscite, y voyant une preuve de sa propre supériorité. Sa phrase préférée : « Le savoir est une forteresse et j'en suis le gardien. »



L'ermite rêveur : un introverti plus à l'aise avec ses livres qu'avec les relations sociales. Il passe son temps à lire et à spéculer sur des idées abstraites. Son bureau est un sanctuaire de papiers empilés et de tasses de café ou de thé oubliées. Il est souvent perdu dans ses pensées et ses réponses aux questions simples, filtrées à travers des concepts philosophiques obscurs, sont parfois déroutantes. Ses vêtements sont pratiques et sobres, parfois un peu froissés, car l'apparence est une futilité lorsque l'esprit est occupé à résoudre les mystères de l'univers. Sa phrase préférée : « Ah, pardon, j'étais en train de méditer sur l'ontologie du silence. »

Ces véritables caricatures ont été un élément constitutif de ma vision universitaire. Heureusement, il y a en général une différence entre ce que l'on imagine et la réalité du terrain.

Le premier souvenir que j'ai de la recherche s'est d'abord incarné dans un sentiment : celui de la fierté. La fierté de pouvoir me présenter à la BnF, devant mes parents et mes ami·e·s, comme une étudiante-chercheuse.

Le premier pas dans ce parcours de recherche a été de trouver mon directeur. Ce point de départ fut la concrétisation d'une idée flottante, la promesse d'une exploration structurée, validée par les enseignants de ma formation. C'était la satisfaction de pouvoir me lancer dans ce que je percevais alors comme un terrain de jeu intellectuel sans limite.

Sans oublier la découverte de cette invention magnifique qu'est la création critique ! Ce lundi mémorable, durant notre cours sur *"Le sujet de recherche"*, où Alain T. avait dépeint ce concept, citant l'exemple de ce doctorant en finance qui avait osé une phrase de cent pages pour exprimer la complexité de son sujet. Cette journée fut un moment clé pour moi qui me destinais initialement à la création littéraire.

Rétrospectivement, l'un des premiers événements, après la rentrée, que j'ai vécu et qui est étroitement lié à ce qui est développé dans l'ouvrage sociologique *Homo academicus* fut certainement l'approbation d'Alain T. du sujet de Maëlys : « quand il s'agit du monde social, la science donne à celui qui la détient, ou qui donne les apparences de la détenir, le monopole du point de vue légitime, [...] » (*Homo academicus*, p. 44). Mon vécu illustre cette théorie : c'est l'enseignant qui valide la légitimité du projet de recherche. C'est lui qui décide si un sujet est « soutenable » ou non (dans le sens où il peut faire l'objet d'une soutenance). Cette légitimité que je n'ai pas eue lorsque j'ai reçu la réponse du Master Création littéraire qui me refusait.

En Master de recherche, cette validation est essentielle pour qu'une démarche

réflexive, dans son état brouillonnant, ait une chance de s'ancrer dans le champ de la recherche, de se développer sur plusieurs années. Le discours de l'autorité académique influence la perception de ce qui est autorisé. J'en ai fait l'expérience avec Madame Cécile L., dont le courriel, après lecture de mon premier projet, m'expliquait qu'il ne répondait pas aux normes académiques. Quelles normes ? Je n'ai pas eu le réflexe de lui demander, mais sa réponse aurait probablement été intéressante à analyser.

Ceci dit, le chemin de la recherche est semé d'embûches. Mon premier rendez-vous avec mon directeur fut triste. Le projet, présenté sur MonMaster.gouv, qui m'avait assuré une place dans Master ne répondait pas « du tout aux attentes du Master Création critique ». Incertitude, remise en question, angoisse... Cette validation tant désirée, il m'a fallu travailler avec acharnement pour l'obtenir.

Trouver un projet convenable et *soutenable* s'est révélé être un véritable parcours du combattant, ou plutôt un parcours du chercheur. Ramper sous des filets d'articles universitaires complexes, faire le marathon des auteurs indispensables à la compréhension du sujet, endurer les remarques des uns et des autres, pleurer, se remettre en question, prier, dédramatiser avec les compagnons de souffrance, courir contre la montre, esquiver les pensées pessimistes, jouer avec mon balancier de connaissances fragiles. Et puis, un jour, la réponse de mon directeur est arrivée : « Bonjour Ketsia, Je me réjouis de vous lire : ce projet me semble très convaincant ! » Un "*YES!*" retentissant, un soulagement immense, une joie partagée. C'était la fin d'un palier, le début d'une nouvelle série.

Mon expérience de recherche résonne assez bien avec cette citation de Bourdieu : « faire sans savoir complètement ce que l'on fait, [...] donner une chance de découvrir dans ce que l'on a fait quelque chose que l'on ne savait pas » (*Homo academicus*, p. 17). C'est l'essence même de ce voyage : explorer à partir d'une carte incomplète, s'élancer dans l'inconnu pour y trouver des choses inattendues. Cette incertitude, qui est le moteur de cette plongée dans la connaissance, j'ai mis du temps à l'accepter en première année. (Le temps de faire le deuil de ma place en Création littéraire.)

Mais la recherche n'est pas un chemin balisé, c'est une aventure où l'intuition guide, pourvu que l'on soit prêt à s'interroger sur ce que l'on a découvert. C'est précisément l'esprit de ce journal : une exploration de mon vécu du Master, couplée à l'analyse d'*Homo academicus* de Bourdieu, sans savoir exactement où cela me mènera. (Et si ma recherche pouvait se condenser sur deux pages recto-verso ? Pourquoi 80 pages ?)

Ce travail est aussi une archéologie de ma propre mémoire, une tentative de recoller les morceaux de souvenirs, parfois biaisés, en relisant mon journal de première année. Mon

imagination foisonne d'idées, mais ma raison bute sur la structure, sur la manière de lier les concepts clairement. Si mon mémoire se porte en grande partie sur mon vécu universitaire, comment ne pas être trop impliquée émotionnellement ? Comment rester objective ?

Je ne suis pas sociologue et je n'ai pas écrit ce journal dans un but sociologique. Ici, je cherche à comprendre comment la lecture de Bourdieu peut m'éclairer et expliquer ce que je n'ai pas pu comprendre par moi-même. Voir comment il explique certaines résistances que j'ai perçues : ces choses qui vous font vous demander « est-ce normal ? » ou qui vous font dire que « quelque chose ne va pas », qu'il y a un truc qui cloche.

Or, si l'on se pose la question, c'est qu'il y a bien quelque chose — dans une situation, chez un camarade, dans une discussion, *etc.* — qui dérange. Est-ce « normal », c'est- à-dire propre au milieu universitaire ? Ou est-ce « anormal » : est-ce un conflit né d'une inégalité, d'une injustice ? (Ou est-ce « normal » que cela soit « anormal » ?) IN-justices, IN-égalités ; A-normal : une formule de type IN=A (et voilà, mes idées foisonnent encore…)

Ce « long travail sur l'objet mais aussi sur le sujet de la recherche, permet d'intégrer tout ce qu'on ne peut savoir que si l'on en est et tout ce qu'on ne peut ou ne veut pas savoir parce qu'on en est » (*Homo academicus*, p. 17). Ce journal est ce « long travail », cette danse constante entre immersion et distanciation, une tentative raisonnée de structurer mes ressentis pour tendre — un peu, mais pas tout à fait — vers l'objectivation. (Je le rappelle, je ne suis pas sociologue ; cependant, j'ai quelques notions en sociologie). Lorsque mes idées sont remises en question, survient alors un questionnement : qu'est-ce qui était biaisé dans ma perception ? C'est le moment où je tente de nettoyer mon analyse de mes émotions brutes — que j'essaie de prendre de la distance — de me saisir d'autres points de vue.

Remettre en question ses propres pratiques n'est pas aisé, tout comme se détacher de ses présupposés dans un champ universitaire traversé par de fortes luttes internes. Sans transition, Bourdieu décortique également la « stratégie sociale visant à discréditer la hiérarchie nationale des célébrités en lui reprochant d'être purement française (...) et à opposer à cette hiérarchie (...) une hiérarchie supposée scientifique, parce qu'internationale, c'est-à-dire américaine » (*Homo academicus*, p. 29, note de bas de page n°18). Cette tentation d'aller chercher ses sources ailleurs, notamment dans le monde anglo-saxon, nous est présentée comme un gage de sérieux. Sans même s'en rendre compte, on contribue à la reproduction de ce jugement de valeur.

Pour avoir une connaissance minimale de l'université — surtout si on n'a jamais été étudiant auparavant — il faut tout de même entrer dans son intimité. Et ça commence…

par les toilettes. Je vous vois déjà faire une drôle de tête, mais attendez, j'y viens !

L'espace des toilettes est, à bien des égards, un formidable espace d'expression. Déjà parce qu'il est à l'écart des regards indiscrets. Ensuite, parce qu'il est quasi hors d'atteinte du corps enseignant qui pourrait, par exemple, sanctionner ceux qui tagguent ou écrivent sur les murs. Ce qui m'intéresse dans les toilettes, c'est l'intérieur des cabines : les portes et les murs.

Ces supports sont parsemés d'indices concernant les personnalités présentes au sein de l'université. Attention : toutes n'y sont pas représentées ! (Heureusement, il existe encore des étudiants qui respectent le matériel mis à leur disposition.) Ceci dit, nous ne sommes pas là pour les juger, mais pour observer et faire des constatations.

Sur ces supports, on observe des dessins, mais surtout — ce qui nous intéresse ici — des écrits ! Parmi tous ces gens et jeunes gens, on trouve :

Ceux qui ne supportent pas l'injustice : « Pour écrire un truc aussi raciste dans un fac aussi cosmopolite tu es soit très bête soit un gros troll »

Ceux qui rectifient le tir : « Ce n'est pas raciste [...] »

Ceux qui revendiquent leur mécontentement : « Vos gueules ! » / « Tu fais chier »

Ceux qui revendiquent leur appartenance (anonymement) : « JE SUIS LESBIENNE ET FIÈRE DE L'ÊTRE »

Ceux qui encouragent : « Tu vas y arriver » / « STAY STRONG ♡ »

Ceux qui sont à l'écoute : « Si tu as envie de parler send a message »

Ceux qui déclarent leur amour : « Je t'aime »

Ceux qui font leur propre publicité : [Dans une jolie bulle] « Ongles & Tooth » [en dessous] « @e**bustera ↪ instagram »

Ceux qui ont des opinions bien arrêtées : « La jeunesse emmerde le FN »

Ceux qui ont beaucoup de choses à raconter : « Le président de *** * a étranglé la présidente de mon âge » [À la ligne] « Soutien aux victimes »

Ceux qui ont des slogans en tête et qui veulent les partager : « Qui sème la colonisation récolte l'immigration »

Ceux qui transmettent leur avis sans le développer : « La Fac c'est de la merde »

Ceux qui partagent les plaisirs simples de la vie : « Ça fait du bien de faire caca »

Ceux qui font des erreurs : « J'en ai marre de votre putin de grève »

Et ceux qui les corrigent : « A » [entourée] « Putain c'est avec un A comme "Anarchie" »

Mais ceci n'est qu'un fragment qui cache des caractères, des identités et des personnalités plus complexes, eux-mêmes et elles-mêmes influencé·e·s par des éléments encore plus complexes, que Bourdieu inclut dans ce qu'il appelle l'« habitus ». Ces termes, qui englobent tout ce qui influence nos comportements et nos attitudes, sont ceux qui nous intéressent ici.

Qui sont ces étudiant·e·s ? Qu'est-ce qu'iels font à l'université ? Qu'est-ce qui les intéresse et les motive ? Et qu'est-ce que leurs expériences permettent de dire du système universitaire ? C'est ce que j'espère en partie découvrir.

Ce journal romanesque sera le fil conducteur de mon mémoire, le lieu où ma voix d'étudiante-chercheuse se confrontera à la pensée de Bourdieu, non pas pour l'appliquer mécaniquement, mais pour la *vivre* et la *défier* à travers la vision que j'ai de mon propre champ universitaire. Il s'agit d'une tentative de saisir l'invisible, de démêler les tensions qui animent le champ universitaire des Lettres.

L'un des objectifs de Bourdieu, après avoir décrit la structure du champ universitaire, est de « tenter de ressaisir les déterminants et la logique des transformations dont l'état observé de la structure représente un moment » (*Homo academicus*, p. 49). Bourdieu veut dire par-là que la structure évolue au fil du temps, et l'état dans lequel on l'observe à un instant donné n'est qu'une étape parmi d'autres dans un processus de transformation.

Or, cette incapacité à saisir les causes et la manière dont les changements s'enchaînent est peut-être une des faiblesses de mon analyse : ce manque de recul. Cependant, la fluctuation de la « population [des étudiants et] des enseignants [qui a] profondément modifié les rapports de forces au sein du champ universitaire » (*Homo academicus*, p. 49), je l'ai ressenti. L'afflux d'étudiants, le suivi individuel plus difficile à tenir sur toute l'année, la concurrence accrue pour des formations prisées comme le Master de Création littéraire, le déclin de certaines disciplines et l'ascension d'autres : ces pressions sont tangibles.

La baisse de financement des Lettres, le manque d'intérêt des nouveaux arrivants au profit des sciences appliquées, les difficultés de l'archéologie et de l'histoire de l'art face aux sciences du numérique et aux biotechnologies ; tous ces constats, tirés de mes observations et de sources comme le Ministère Chargé de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche, corroborés par

des échanges au Conseil de perfectionnement, me parlent.

La lecture des recommandations de l'ADAUH, tirées du travail d'Alain T. sur la recherche-création, met en évidence un enjeu de pouvoir et de contrôle que je n'avais pas perçu auparavant. Ce document propose d'augmenter le financement de la FABLITT afin que la création critique joue un rôle de tampon social. Autrement dit, l'idée sous-jacente est que, tant que les étudiants considérés comme les plus radicaux s'investissent dans la création critique, ils sont moins enclins à des actions de protestation directe, comme le sabotage d'infrastructures.

C'est une critique implicite que je n'avais pas perçue lors de la distribution du document en première année de Master. Elle concerne en fait les stratégies institutionnelles visant à canaliser les formes de contestation : le financement de la création critique ne serait pas seulement un soutien à l'expression artistique et intellectuelle, mais aussi une manière de rediriger l'énergie contestataire pour éviter des manifestations plus directes et radicales.

(Par la suite, j'en ai discuté avec Alain T., ce qui m'a permis de réaliser que ce document donné n'était pas à prendre au premier degré. Cela montre à quel point, en tant qu'étudiante, mais surtout en tant que personne, je prends au sérieux ce que me disent —et ce que me donnent — les enseignants. À aucun moment, je n'ai douté de la véracité ou de la nature de ces propos, même s'ils pouvaient être humoristiques. Malgré mes efforts pour m'en détacher, je vois toujours les enseignants comme des figures d'autorité difficilement contestables.)

Au début de mon Master, je profitais de ma vie étudiante sans me soucier de la baisse de subventions dans le département des Lettres. Mais en M2, confrontée aux difficultés de financement pour la thèse, je perçois davantage ce manque de fonds dans la littérature. Ces changements me poussent à m'interroger sur la reconnaissance de mon diplôme hors du domaine de la recherche : quel poids pour mon Master Création critique dans une candidature de professeur du secondaire ou de chargé de presse dans une maison d'édition ?

Ces interrogations, aussi personnelles soient-elles, sont les reflets des tensions plus larges que Bourdieu a mises en lumière. Ce journal, à travers la narration de mon expérience, se veut une tentative de rendre visibles ces batailles invisibles du champ universitaire, et d'explorer la pertinence de la sociologie dans la compréhension de notre propre cheminement. C'est en cela qu'il s'inscrit pleinement dans une démarche de recherche-création : l'écriture devient un moyen de dévoiler et d'analyser le monde qui nous entoure, jusqu'aux aspects les plus personnels — et émotionnels — de notre parcours universitaire.

Préambule

Après une avalanche de lettres de motivation envoyées en rafale, j'ai intégré ce Master sans vraiment savoir, je l'avoue, ce qu'il impliquait. Mes candidatures se concentraient principalement sur les Masters en Création littéraire qui existaient en France. J'ai tout de même envoyé mon dossier à d'autres formations au cas où. Et il se trouve justement que c'est l'une d'entre elles qui m'a accepté.

Aucun Master de Création littéraire n'a voulu de mon projet d'écriture. J'étais déçue et je me souviens avoir dit à ma mère que j'allais m'ennuyer cette année. La raison qui m'a poussée à choisir ce Master parmi tous ceux qui m'avaient répondu positivement est simple : c'était la seule formation (parmi tous mes vœux secondaires) à avoir le mot « Création » dans son intitulé.

C'est ainsi que je suis entrée dans ma nouvelle université.

Chapitre 1 : Initiation à la recherche

1ère SEMAINE

L'Éveil d'une chercheuse : premiers pas dans l'inconnu

Enfin la rentrée ! Je me souvenais vaguement qu'il y avait deux orientations possibles, sans trop comprendre ce que recouvraient leurs intitulés. Heureusement, Monsieur Alain T. (le référent de la formation) a proposé de répondre à nos questions après la réunion pré-rentrée.

Une question a été posée sur la forme du mémoire. Quand il a parlé de « corpus de textes » ou de « travail sur un auteur », le désarroi m'a envahie : ça ne collait pas à mon projet. J'ai pris la parole. J'ai expliqué ce que j'avais soumis sur MonMaster.gouv : une **étude sociologique sous forme de récit romanesque**, centrée sur deux jeunes issus de milieux sociaux opposés. Leur relation — entre amitié et amour — serait le fil conducteur d'un **choc des cultures**, le tout situé à Paris.

Monsieur Alain T. a semblé intrigué. Il a évoqué que le Master Mondes Littéraires Création Critique (MLCC) était **en pleine période de transition** (en termes de maquette de formation, j'imagine). Il a également insisté sur le fait que le parcours Création critique permettait plus d'originalité et même qu'ils (les membres du jury et lui) attendaient d'être surpris. J'ai noté une phrase qui m'a semblé précieuse sur l'instant : *« La forme doit servir le propos »*.

J'ai passé l'après-midi du jour de la rentrée à l'**Humathèque Condorcet**, repérant tout ce qui pouvait me servir. Chez les Pinçon-Charlot, j'ai trouvé de quoi nourrir mon arrière-plan sociologique.

Les journées suivantes ont été intenses en émotions. J'ai envoyé mon projet de recherche à quatre professeurs en espérant qu'un d'entre eux deviendrait mon directeur ou ma directrice. Résultat :

- Madame Isabelle R. ne se sent pas à l'aise avec le sujet.
- Monsieur Thomas N. n'a pas répondu.
- Monsieur Julien S. m'a proposé un rendez-vous dans une semaine.
- Et Madame Cécile L. m'a écrit un long mail qui m'a un peu terrifiée : projet jugé non *soutenable*.

Mais — retournement de situation — après le cours de Madame Cécile L. *''Que peut le style ?''*, nous avons discuté. Elle a relu mon projet. Elle me dit que les problématiques **correspondent parfaitement aux attendus du Master Création critique**. Le courant passe bien. Elle est

bienveillante, mais reconnaît ne pas être familière avec mon sujet. Je décide donc d'attendre l'avis de Monsieur Julien S., plus spécialisé en Création critique.

Madame Cécile L. s'est tout de même inquiétée de la quantité de travail que mon projet représentait, ce à quoi j'ai répondu :

— Et peut-être qu'à la fin [du Master] je parlerais dans un autre jargon, que j'aurai le visage d'une personne qui a fait une thèse et que, quand vous me reverrez, vous vous direz : « Mais qui est cette étudiante ? » ; et que, voyant votre air déconcerté et méfiant, je vous répondrai d'une voix chevrotante : « C'est moi, Madame. Vous ne me reconnaissez pas ? »

Elle a bien ri. Et j'ai ri aussi… sans vraiment savoir, il est vrai, ce qui m'attendait durant ces deux années de Master.

Quant à mes camarades, la majorité ne trouve pas son bonheur dans les cours proposés, souvent très éloignés de leur sujet respectif. À ce rythme, ce seront les intérêts de l'emploi du temps qui primeront. *Grosso modo*, le cours choisi ne le sera pas en fonction de son contenu, de sa qualité ou de l'enseignant qui le mènera, mais en fonction de celui qui permettra d'optimiser son usage des transports et donnera le plus de journées libres. Mes camarades et moi en avons rapidement discuté. Tout le monde est d'accord : le mieux est de condenser tous les EC obligatoires sur une ou deux journées, plutôt que de devoir se déplacer pour un seul cours.

Direction la bibliothèque de Saint-Denis — un endroit presque secret, que même les étudiants en troisième année de licence (L3) ne semblent pas connaître ! J'y découvre la salle multimédia, et je regarde *Les Français, c'est les autres*. Reportage fabuleux que je recommande !

Le cours *''Au-delà du soupçon ?''* de Monsieur Laurent V., auquel j'ai assisté, est intéressant. J'ai même pu imaginer une scène où Alexandre (devant représenté le bobo parisien d'aujourd'hui), influencé par ses lectures, soupçonnerait Fatima de lui cacher quelque chose… Néanmoins, je dois reconnaître que j'ai du mal à voir en quoi ce cours peut m'aider à avancer sur mon projet de recherche. Par contre, Monsieur Laurent V. doit être *top* comme directeur pour un mémoire ultra académique : avec table des matières, index, bibliographie commentée, *etc*.

Je reconnais que le lien entre mon sujet et certains cours est encore flou. Néanmoins, *L'Opéra ou le Triomphe des femmes* pourrait m'aider à étayer mon personnage féminin, Fatima. D'autant plus que l'opéra est en lien avec les pratiques culturelles des classes moyennes supérieures.

Je suis allée assister au cours de Master de deuxième année (M2) ''*Géométrie imprenable : tracé.e.s en écritures caraïbes*''. Très stimulant, même si je ne pourrai pas le suivre à cause du chevauchement avec mes cours de Master de première année (M1). Dommage aussi pour le cours

d'anglais ''*Villains*'', qui avait l'air passionnant, mais qui se tient en même temps que ''*Le sujet de recherche*'' dirigé par Madame Sophie A-O.

En résumé : cette première semaine a été bien remplie. Loin d'être ennuyeuse, comme je le pensais au départ, cette formation s'annonce prometteuse. J'ai hâte de voir mon projet se concrétiser ! Il reste encore tant de choses à faire et à découvrir. Mes enseignants sont géniaux, mes premières incertitudes ont été balayées, et la bonne ambiance qui règne parmi les étudiants est empreinte de bienveillance. Bref, tout est génial ! Je crois que c'est la première fois que je suis aussi enthousiaste à l'idée de suivre une formation.

2e SEMAINE

Le Baptême du feu : l'ordalie du projet de recherche

Interlude : Rencontre lumineuse avec Dominique Fourcade, poète rencontré durant mon stage chez P.O.L. lors de mon DUT métiers du livre. Je lui ai présenté mon projet de Master. Il a paru surpris. « *Une thèse avec un roman ?* demandait-il. *Et ça passe à l'université ?* » Mais il a fini par approuver la démarche, à sa manière. Il m'a dit que la littérature, c'était un **engagement**, et que cet engagement-là était *« quelque chose de beau »*. Il m'a encouragée à pratiquer l'écriture comme un sportif s'entraîne : un peu chaque jour. *« Si tu arrives à décrire ce bar dans lequel on est assis, les vêtements que je porte, les gens autour de nous, c'est déjà un grand pas. »* Une écriture du réel, sans fard. Il m'a aussi parlé de la lecture. Lire encore et encore, et lire mieux. Proust. Shakespeare. Lire un auteur pendant un mois, deux mois, et essayer d'écrire dans sa voix. Et il a terminé par cette phrase, qui m'a frappée : *« La littérature te rendra proportionnellement ce que tu lui auras donné. »* Cette rencontre a attisé la flamme de ma motivation. Rétrospectivement, cette rencontre a l'écho des Mastériales : ces moments où nos trajectoires, mus par l'irrésistible appel de la littérature, finissent par se croiser. Fin.

Ce sentiment que l'on a quand on fait de la recherche et qui finit par procurer une certaine fierté, je l'évoque peu. Mais se dire « je suis une étudiante-chercheuse », voir mon projet se former et prendre forme, cela motive beaucoup.

La création critique, quelle invention fantastique ! Je me souviens de cette journée — précédemment citée — où Monsieur Alain T. est venu durant notre cours sur *"Le sujet de recherche"* pour nous expliquer ce qu'était la création critique, en citant l'exemple de cet étudiant

en finance qui avait écrit une phrase de 100 pages ! (Moi qui m'excusais d'avoir écrit une phrase à la Proust de 5 lignes, c'était avant d'avoir rencontré le maître !) Bon, bien sûr, on comprend son propos, mais cette continuité permet de mieux ressentir les difficultés par lesquelles il est passé pour comprendre certains points de son sujet.

> Parenthèse : C'est dommage qu'il n'y ait pas eu de représentant pour expliquer aussi ce qu'était la formation Mondes Littéraires ; j'imagine qu'il s'agit d'un synonyme de Littératures du Monde, enfin c'est comme ça que je le comprends.

La séance sur *''Le sujet de recherche''* a été détournée de sa trajectoire habituelle pour devenir une réunion d'information sur le Master 2 Création critique. Une opportunité en or pour évoquer nos projets respectifs et s'assurer de leur faisabilité, de se rassurer ! (D'autant plus qu'au départ, je le rappelle, je souhaitais aller en Création littéraire et non pas faire de la recherche.) À l'occasion, j'ai donc pu expliquer mon projet *Alexandre et Fatima* : le rendu final devait prendre la forme d'un récit romanesque inspiré du roman sociologique, doublé d'un mémoire réflexif qui analyserait la démarche et les choix réalisés. Un tapuscrit, accompagné d'une analyse théorique et méthodologique. Bref, une **création critique** à part entière. Monsieur Alain T. a conclu avec franchise : *« Très passionnant, même dans la forme… mais si vous voulez la facilité, ne prenez surtout pas ce sujet. »* J'ai noté la phrase. Elle m'a fait frissonner d'excitation.

Ce jour-là, je me souviens avoir noté que Maëlys souhaitait consacrer son mémoire aux influences et au rapport de force entre le narrateur et le lecteur dans les récits littéraires. Elle se destinait à la spécialisation Création critique en deuxième année de Master et a même pensé mettre un narrateur au sein de son mémoire — ce qui est, ma foi, très original ! Et « ce qui est tout à fait légitime », nous a expliqué Alain T. tandis qu'il abordait la recherche-création. En effet, pour lui, il est évident que « la forme DOIT servir le propos ».

C'est le professeur qui établit la légitimité : ce qu'il est admissible ou non. Par ailleurs, Bourdieu en avait parlé dans son ouvrage : « quand il s'agit du monde social, la science donne à celui qui la détient, ou qui donne les apparences de la détenir, le monopole du point de vue légitime, de la prévision auto-vérifiante » (*Homo academicus*, p. 44).

Je trouve que c'est une bonne illustration de la théorie de Bourdieu appliquée à une situation concrète de mon vécu au sein du champ universitaire. La légitimation par des universitaires établis est essentielle pour qu'une démarche comme la création critique, innovante et non conventionnelle, soit acceptée dans le champ académique et ne reste pas marginale. Lorsque le professeur établit ce qui est légitime, il crée aussi une sorte de prophétie pour l'avenir de la discipline. Si la recherche-création est légitimée par des figures d'autorité, alors plus d'étudiants s'y engageront — c'est ainsi que je comprends la notion de « prévision auto-vérifiante ».

Le discours de l'autorité académique, incarnée par le professeur, influence la perception de ce qui est autorisé ou valide dans le domaine de la recherche. Il m'est arrivé la même chose avec Madame Cécile L., après la lecture de mon premier projet de recherche, joint au mail dans lequel je lui demandais d'être ma directrice de mémoire. Sa réponse — un long courriel qui m'avait fait assez peur dès les premières lignes — m'expliquait que mon projet ne répondait pas aux normes académiques et n'était donc pas « soutenable ».

Je n'oublie pas non plus ce jour fatidique : le septième après la rentrée. C'était mon premier rendez-vous avec mon directeur de mémoire, fraîchement trouvé, Julien S. Ce jour-là, j'ai décidé de ne pas écrire sur le coup de l'émotion pour avoir un regard plus objectif sur la question. J'étais dans tous mes états : incertitude, remise en question, angoisse, accablement, lassitude, regrets, déception… Voici un extrait :

« Mon premier rendez-vous avec Julien S. était… terrible.

Je me suis sentie tellement désemparée. Mon projet ne répond pas du tout aux attentes du Master Création critique. J'ai l'impression que tout est à refaire. Ne serais-je pas mieux en Création littéraire ?

Après tout, mon projet correspond mieux à leurs attentes. Julien S. m'a même proposé de faire un mémoire ''standard'' cette année et, pourquoi pas, si je le souhaite, candidater au Master Création littéraire pour le M2. Devrais-je choisir Cécile L. ? Elle semblait plus emballée par le projet, mais en même temps, elle m'avait prévenue que si le projet de recherche n'était pas éligible, je ne pourrais pas valider mon année. Et qui de mieux que Julien S., professeur de création critique, pour savoir si un projet correspond aux attentes du Master ?

Honnêtement, cela m'a déprimée. Je n'ai rien laissé paraître devant Julien S., mais une fois à l'extérieur de la salle des professeurs, j'ai pleuré. Cela faisait longtemps que ça ne m'était pas arrivé. Quelle drôle de sensation… »

RÉTROSPECTIVE :

(Il s'agit de la Ketsia en M2 qui revient sur les événements passés en M1)

Précédemment, j'avais abordé le sujet de l'approbation indispensable. Je peux confirmer qu'il n'y a pas plus grande joie pour une jeune chercheuse que de voir son projet et son travail approuvés.

Cette validation, je ne l'ai pas eue du premier coup. Cela a été un véritable travail de recherche et d'imagination pour trouver un projet « soutenable », comme disait Madame Cécile L. Un véritable parcours de chercheur·e-combattant·e ! Croyez-moi, c'est loin d'être aisé.

Imaginez-vous faire le marathon des auteurs incontournables dans votre domaine ; endurer les répliques pleines de tact de votre directeur de mémoire sur votre projet, sous le vent glacial de votre propre stupéfaction ; repartir les larmes aux yeux, vous écorchant par-dessus les barbelés théoriques des lectures conseillées ; trouver dans un temps imparti, un projet « soutenable », au risque sinon de vous retrouver à écrire sur un sujet choisi par votre directeur ; remettre en question votre existence et minimiser la gravité de votre état pour tenir le coup ; ramper sous des filets d'articles d'universitaires ; prier Dieu de toutes vos forces pour qu'Il vous aide à surmonter cette épreuve ; dédramatiser la situation en essayant d'en rire avec vos camarades qui — au même stade que vous et ayant reçu les mêmes remarques — n'ont toujours pas trouvé de sujet "convenable" ; esquiver les pensées pessimistes ; être en équilibre, jouer avec votre balancier — qui s'appuie sur vos connaissances fragiles en la matière — pour écrire un projet de recherche qui vous permettra d'atteindre l'arrivée ; franchir le dernier obstacle qui se dresse — la réponse qui scellera votre destin — l'avis de votre directeur sur votre nouveau projet :

Bonjour Ketsia,
Je me réjouis de vous lire : ce projet me semble très convaincant !
Je vous propose que nous nous voyons à la fin du mois pour faire le point, ce qui vous laisse du temps pour entrer dans votre sujet, entamer vos lectures, préciser les contours de la problématique.

crier intérieurement et à haute voix ; remercier Dieu ; partager votre joie avec les camarades qui, comme vous, ont survécu au parcours du chercheur ; avoir une pensée pour ceux qui sont tombés en cours de route, qui ont abandonné ; et puis, découvrir que cette arrivée n'était en fait que le premier palier d'une longue série….

Il y a une citation de Bourdieu qui illustre avec justesse ce que signifie se lancer dans un parcours de recherche.

Faire de la recherche : « faire sans savoir complètement ce que l'on fait, c'est se donner une chance de découvrir dans ce que l'on a fait quelque chose que l'on ne savait pas » (*Homo academicus*, p. 17). C'est l'essence même de la découverte : explorer à partir d'une carte qui n'est pas terminée, plonger dans l'inconnu pour y trouver des pépites inattendues. C'est ce qui doit animer tout chercheur qui se destine à cette voie.
J'avoue qu'au début, en première année, il m'a fallu un peu de temps pour accepter cette incertitude comme moteur de la connaissance, de partir avec une carte incomplète sur un chemin que je connaissais peu ou pas. Je devais, à présent, rendre un document assez conséquent — ou qui, du moins, illustrerait assez bien le travail effectué durant ces deux ans de recherche.

> Parenthèse : Et si ma recherche pouvait se condenser sur deux pages recto-verso ? Pourquoi m'évaluerait-on sur 80 pages de mémoire plutôt que sur 4 pages ? Au fond de moi, je sais quelle est la réponse : il faut, comme dirait mon directeur, que le mémoire soit représentatif des deux années passées à faire de la recherche, d'où le nombre conséquent de pages… Mais une part de moi, probablement un peu rebelle, souhaiterait que l'on repense ces principes de notation et cette tension, cette pression, cette violence du "minimum" de pages à rédiger. 80 pages ? 40 pages ? Il me semble que mon directeur — à moins que ce soit Alain T. — m'avait dit que le minimum était de 80 pages. J'aimerais bien savoir pourquoi 80 pages semblent un nombre "convenable". Mais ne serait-il pas déplacé de poser la question ? Et pourquoi cela serait-il déplacé ? (Je m'arrête là, je risque de partir trop loin et de faire du hors-piste…)
>
> La recherche n'est pas un chemin balisé, c'est une exploration, une aventure où l'on se laisse parfois guider par son intuition, pourvu qu'on soit prêt à interroger ses découvertes. Cela illustre bien mon mode de pensée, pour ce journal, qui est une exploration de mon vécu du Master — couplée à ma lecture de Bourdieu — sans savoir exactement où cela me mènera.

Si je suis allée à ce premier rendez-vous confiante, j'en suis ressortie en miettes. J'avais essayé de faire bonne figure, mais j'étais bouleversée par le verdict sans appel de Julien S. : *mon projet ne correspond pas aux attentes du Master Création critique*. Le doute m'a frappée de plein fouet. Heureusement que ce jour-là le campus bouillonnait d'activités — concert, stands de présentation des différents clubs & associations, défilés de couture, restauration. J'ai marché, écouté, respiré. Petit à petit, j'ai repris le fil de mes pensées. Ce rendez-vous m'a obligée à faire une sérieuse remise en question, à m'introspecter. Mais peut-être fallait-il cette défaite pour que j'accepte enfin les concessions et que je distingue plus nettement le chemin qui s'ouvrait en face de moi.

3-4e SEMAINES

S'éloigner des sentiers battus : tracer son propre chemin

Enfin, une percée. Après l'effondrement du premier projet, j'ai retravaillé, resserré, recentré ma démarche. C'est avec un brin de fébrilité que j'ai envoyé un mail à Monsieur Julien S. pour lui soumettre cette version révisée : à partir d'un corpus sociologique (un ouvrage des Pinçon-Charlot, et d'un auteur en miroir travaillant sur les classes populaires), opérer soit un travail de vulgarisation, soit une analyse littéraire de ces matériaux, pour ensuite extraire des

éléments-clés à transposer dans un **récit romanesque à visée sociologique**. Une forme hybride, mais structurée.

Sa réponse fut aussi brève que libératrice : *« Ce projet me semble très convaincant ! »* Une proposition de rendez-vous, une main tendue, une légitimation.

Mon euphorie a débordé dans un mail adressé à Cécile L. et Alain T. qui avaient manifesté un intérêt pour le projet : *« Bonne nouvelle : j'ai un directeur de mémoire ! »*. L'objet du courriel disait tout : il officialisait cette collaboration qui allait durer deux ans. C'était la validation d'un processus, la concrétisation d'une idée flottante, et la promesse que cette exploration allait enfin prendre une direction plus structurée. Ils m'ont répondu dans la foulée, avec chaleur et encouragements. J'ai senti, pour la première fois depuis le début, que quelque chose se stabilisait. Ma recherche avait un point d'ancrage.

Cette approbation était indispensable, surtout pour une personne qui débute dans le domaine de la recherche, c'est la satisfaction de pouvoir se lancer !

Il fallait que cela arrive : la fatigue. Ces deux dernières semaines, j'ai vécu la recherche comme une course d'obstacles. J'ai voulu trop bien faire, et sans m'en rendre compte, **j'ai basculé du côté de la sociologie pure**. Madame Sophie A-O., avec cette lucidité qui lui est propre, m'a ramenée à la réalité : *« Tu es en Master de littérature, pas en sociologie. »* Et elle avait raison. J'avais prévu tout un planning de séminaires sociologiques, allant jusqu'à planifier **trois semaines entières de séminaires à suivre** pour voir lesquels allaient dans le sens de ma démarche.

C'était un rythme assez fou : du 9h-21h presque tous les jours ouvrés à l'exception du vendredi où je finissais à 18h.

Et pourtant, l'objet central… la littérature, elle, s'effaçait. J'ai compris que le cœur du projet n'était pas d'**analyser la société** comme le ferait un sociologue. C'était d'**incarner** cette société dans un récit, nourri de lectures théoriques mais ancré dans une écriture personnelle. Il fallait donc changer de cap. Rendre certains ouvrages à la bibliothèque, revoir ma bibliographie, me recentrer sur la **sociocritique**, sur les articulations entre fiction et sciences sociales, sur les formes narratives susceptibles de porter une réflexion sociale. Dire adieu à quelques lectures plaisir — *Bella Ciao*, *Le bal des folles*, *Le pavillon des enfants fous* —, pour faire place à des lectures stratégiques. Lire utile, mais ne pas cesser d'écrire.

Je me suis promis de faire des **fiches de lecture** pour chaque ouvrage. Et j'ai établi une liste de bases de données et d'archives à consulter — **une constellation de ressources** : ActuaLitté,

SUDOC, Thèses.fr, Gallica, Cairn.info, Internet Archive, et tant d'autres. Ma trousse à outils s'étoffait, ma méthode se précisait.

Je sais que je suis encore dans un entre-deux, un peu floue sur ma problématique. Mais ce flou, je commence à l'apprivoiser. **La recherche, c'est aussi accepter de chercher avant de trouver**. Et parfois, l'égarement est le premier pas vers la découverte d'une véritable voie.

5-10e SEMAINES

Trouver un objet : de la dispersion méthodologique à la quête de cohérence

Un point d'étape. J'ai envoyé à Madame Sophie A-O. un résumé synthétique de ma progression. Et, en parallèle, cinq problématiques à Monsieur Julien S., fruit d'un long travail de réflexion. Les voici :

1. Comment inclure la sociologie dans un récit de fiction tout en rendant lisible pour le lecteur la distinction entre données réelles et éléments fictionnels ?
2. Pourquoi est-il si difficile de concilier littérature romanesque et sociologie dans une œuvre de fiction fondée sur des faits ?
3. Comment la littérature peut-elle rendre la sociologie plus accessible pour un public non expert ?
4. Quel est l'intérêt de rapprocher littérature et sociologie, et comment équilibrer leur coexistence ?
5. Comment créer une œuvre à la fois réaliste et fictive, en intégrant la rigueur méthodologique propre à la sociologie ?

Le tout, enrichi de fiches de lecture, de chapitres annotés et d'un adieu progressif à la sociologie pure... afin s'insérer plus solidement au sein du champ littéraire.

« 👋 Adieu socio, bonjour sociologie-littéraire », pourrais-je écrire en mot d'ordre. J'ai désormais conscience que mon projet se situe dans un entre-deux fragile, et que cette tension fait aussi partie du travail. Mais je doute encore. Est-ce bien de recherche-création qu'il s'agit ? Est-ce que ce roman à venir, *Alexandre et Fatima*, pourra vraiment servir de prolongement au mémoire, ou n'est-ce qu'une illusion séduisante ?

Plus les jours passent, plus tout semble s'éclaircir peu à peu.

Monsieur Julien S. m'a offert une foule de suggestions — presque trop à digérer. Il m'a parlé de **mise en roman de la sociologie**, mais aussi d'**expérimentations formelles** plus radicales : intégrer les textes sociologiques *intacts* dans le récit, les mettre en italique, jouer sur leur apparence pour créer une distance. Il m'a recommandé ***La Distinction*** de Bourdieu, ***Retour à Reims*** d'Eribon, ***Argent*** de Christophe Hanna, ***Pour Albertine*** de Jacques Dubois. Et la BD de Tiphaine Rivière, adaptant ***La Distinction***, pour réfléchir à la **novellisation du savoir**. Toute une bibliothèque pour interroger ce que la littérature fait à la sociologie — et vice versa.

Mais le message principal était clair : **je dois trouver un objet**. Un point d'ancrage, un corpus, une question. Il m'a même proposé de « dénarrativer » un texte — idée que j'ai écartée pour l'instant. Ce n'est pas ce que je cherche. Ce que je veux, c'est **vulgariser**, rendre lisible et accessible, sans trahir les discours scientifiques. Et cette ambition suppose un **dispositif narratif**, une intrigue, un choix de traitement clair.

Il a parlé de résidences d'écrivains, de prix littéraires, de commandes… autant de pistes qui, à vrai dire, ne m'ont pas du tout intéressée. Mais j'ai noté tout le reste. À commencer par la possibilité de **traduire un essai sociologique en fiction**, comme première expérimentation concrète.

À la fin de l'entretien, je suis partie avec **une injonction nette** : « lis, découvre ce qui se fait, explore les tensions entre disciplines, et **trouve ton objet** ». Grâce à sa lettre de recommandation, j'ai pu accéder à l'espace Recherche de la BnF — où je suis désormais inscrite. J'ai également fait le tri dans mes lectures orientées « sociologie » : garder ce qui peut nourrir la fiction, rendre les autres.

Petite audace du jour : j'ai écrit à Monsieur Alain T., car j'aimerais qu'un **supplément au diplôme** reflète la singularité de mon parcours. Supplément que j'ai intitulé : « sociologie littéraire ». Une mention qui n'existe pas, mais que je rêve de voir figurer sur mon titre académique. Je sais que je ne suis sans doute pas la seule à croiser ces deux champs. J'aimerais que cela apparaisse officiellement quelque part. C'est certes symbolique, mais ce symbole a du poids, pour moi.

La pause pédagogique n'a pas tenu ses promesses en termes de productivité, mais elle m'a permis de me poser. Je prends conscience que mes lectures sont encore trop générales. **Il me faut du spécifique**, du ciblé. Lire *La Distinction*, *Retour à Reims*, *Argent*, Ivan Jablonka… et faire un tri lucide. C'est dans cette phase que tout se joue. Ce sont ces lectures qui feront émerger, peut-être, ce fameux **objet de recherche**.

Discussions avec des étudiant.e.s en Lettres

✦ Samir : témoignage d'un étudiant du Master MLCC

Prénom : **Samir**

Le sujet de son mémoire : La Représentation de la Technologie Moderne dans « White Noise » de Don DeLillo et « Crash » de J.G. Ballard

Niveau d'études : ex-M2 en Mondes Littéraires

Nationalité : Iranienne

Statut : Il vit seul et travaille actuellement en tant qu'étudiant salarié.

Âge : 35 ans

Comment as-tu vécu le Master ?

Mon expérience en Master a été très différente de ce à quoi j'étais habitué. Ayant obtenu ma licence en Iran, avec une spécialisation en littérature anglaise, j'ai découvert à l'université un système éducatif très accueillant, qui m'a offert une opportunité précieuse, surtout que je disposais de peu de connaissances en français à mon arrivée.

Quel a été ton ressenti sur ce que tu as fait durant tes études et qu'est-ce que cela t'a apporté ?

Je qualifierais ma formation de riche et diversifiée, car j'ai pu assister à des séminaires couvrant un large éventail de thématiques.

Quelles difficultés as-tu rencontrées ? Et comment les as-tu surmontées ?

Mon principal obstacle a été la langue française, mais comme mon mémoire portait sur la littérature anglophone, les difficultés se sont progressivement atténuées.

Comment décrirais-tu ta relation avec les professeurs ?

Les relations avec les professeurs ont été particulièrement constructives et encourageantes.

Comment décrirais-tu ta relation avec les autres étudiants de la formation ?

Travaillant parallèlement à mes études, je n'ai pas eu beaucoup d'occasions de socialiser avec mes camarades. Toutefois, j'ai toujours apprécié nos échanges en cours et lors des travaux de groupe, qui se sont révélés très enrichissants.

Que penses-tu de l'ambiance et qu'est-ce que tu aimes dans la fac ?

L'atmosphère de cette université se distingue de celle des autres universités en raison de son histoire singulière. Étudier à l'université, c'est aussi chercher à comprendre les idées fondatrices de cette institution ; et en les comprenant, on peut établir un lien plus profond avec son environnement universitaire.

Ce que je retiens : Samir évoque la langue, obstacle d'abord, puis matériau. Étudiant iranien, il a traversé les frontières symboliques du champ universitaire français, grâce à l'anglais, grâce à ses lectures. Il me rappelle combien l'université est une machine à différencier les légitimités : certains y naissent, d'autres s'y infiltrent. Pour Samir, cette université, en particulier, est un lieu hospitalier, mais l'effort reste immense. Rétrospectivement, là encore, *Homo academicus* m'aide. Tout étudiant n'est pas un pur produit du champ : il y a des reconvertis en retour d'études, des irréguliers, des transfuges — Bourdieu les analyse peu, mais ils existent. C'est dans leur récit que le champ se fissure : cela montre qu'il n'est pas figé, mais qu'il subit des transformations au fil du temps.

✦ Léonie : témoignage d'une étudiante du Master ArTeC

Prénom : **Léonie**

Le sujet de son mémoire : La langue non-binaire, la création d'un monde où le genre n'existe pas et où les pronoms sont basés sur la classe sociale

Niveau d'études : Master 1 ArTeC

Nationalité : Française

Statut : Elle ne vit pas chez ses parents. Elle est vacataire.

Âge : 21 ans

Comment as-tu vécu le Master ?

Je risque de m'égarer (...) Comment je vis le Master ? ... Enfin, ça, c'est compliqué parce que déjà je suis à ArTeC, donc c'est un peu différent. On a tous un peu des retours sur ce Master qui promet des choses qu'il n'offre pas forcément. Et sinon, c'est aussi un Master qui est assez stressant en ce moment parce qu'on a un semestre obligatoire à l'étranger, et ça amène plein de trucs administratifs hyper contraignants et hyper stressants. Il y a aussi un stage obligatoire que je n'arrive pas à trouver, enfin bref. Du coup, c'est assez stressant.

Quel a été ton ressenti sur ce que tu as fait durant tes études et qu'est-ce que cela t'a apporté ?

Ah, je ne sais pas si pour la deuxième question, « Quel est ton ressenti sur ce que tu as fait durant tes études en recherche littéraire et ce que ça t'a apporté ?», on parle d'avant le Master ou de pendant. Enfin, je ne sais pas de quand est-ce que tu parles. Peut-être que tu peux préciser la question, et comme ça je te répondrai plus tard et pas hors des clous.

Précision : La question portait sur « Pendant le Master »

Eh bien, pour ce que ça m'apporte en ce moment... En fait, c'est bien les études littéraires, j'apprends plein de choses. Dans le sens où, même à travers la fiction, j'apprends plein de choses. Il y a plein de livres fictionnels qui nourrissent la théorie du genre, et je trouve ça hyper bien. Ça ouvre plein de possibilités, de mondes, et je pense que c'est ça ce qui m'importe le plus : ça nourrit beaucoup mon travail de recherche à côté. Je pense que ça m'apporte dans la vie de tous les jours… je dirais que, bah, étant donné que je travaille sur le terrorisme du genre... Enfin, ça ouvre beaucoup… plein de sujets et ça permet, en fait, tout simplement d'avoir des discussions, d'être plus poussée sur certains sujets, plus respectueuse, *etc.*

Quelles difficultés as-tu rencontrées ? Et comment les as-tu surmontées ?

Les principales difficultés que je rencontre en ce moment, je dirais que c'est une difficulté à lire. J'ai des ouvrages fictionnels à lire, là, pour mon mémoire, et je ne sais pas pourquoi je n'arrive pas à avancer dessus. Et je n'ai toujours pas écrit d'ailleurs. Je n'ai toujours pas commencé à écrire mon mémoire. Il faudrait que je m'y mette. Je ne suis pas sûre que ça me poserait un problème si je m'y mettais, mais mon problème principal, c'est de faire un plan.

La problématique, c'est moins un problème, même si j'hésite entre deux. Mais faire un plan... Étant donné que, sur ArTeC, on est très libres. Je te dis juste, par exemple, il y a une étudiante qui avait fait un plan en 26 parties ! (...) Nous, on est très libres sur la forme du plan, et moi, je viens du milieu littéraire. Donc, je suis très académique : plan en 3 parties, mais je suis aussi très nulle pour faire des plans. En fait, je n'ai pas trop d'imagination là-dessus même si j'aimerais bien faire une forme qui sorte [de l'ordinaire] quand même. (...) il faudrait que j'en parle à ma directrice de recherche.

Comment décrirais-tu ta relation avec les professeurs ? Et ton directeur / ta directrice ?

Ma relation avec les professeurs et ma directrice de recherche... Au départ, j'avais une autre directrice de recherche. J'avais une directrice que j'ai vu une fois et qui ne répondait jamais à mes mails. Donc, j'ai dû changer, en forçant un peu avec les directrices d'ArTeC, et maintenant, ça se passe bien. Mais je ne l'ai pas vu depuis très longtemps. On s'est vues une fois. Mais je pense que la régularité, ce sera sûrement une fois par mois. Parce qu'elle m'a dit de lui rendre quelque chose le mois d'après, une fois que je l'ai vue.

Et après, c'est quand même à moi de me poser des limites, *etc.*, c'est ce qu'elle m'a dit. Elle ne viendra pas de me rappeler qu'il faut que je lui rende telle ou telle chose, et qu'il faut qu'on se revoie ; c'est à moi, quand même, d'aller vers elle. Et ma relation avec les profs, je dirais que ça va, en général. Je ne sais pas si tu as des questions plus précises par rapport à ça parce qu'on a beaucoup d'enseignants différents. Je dirais que ça va. Il n'y a pas de problème.

Combien de fois par mois vois-tu ton directeur / ta directrice ?

Et oui, du coup, j'ai répondu à la question d'après avant. Bah, du coup, je la vois une fois par mois, je dirais, mais je pense que si je demandais à la voir plus, je la verrais plus (...).

Aimerais-tu faire une thèse ?

Je suis encore en Master, mais j'aimerais bien faire une thèse, dans le cas où j'ai miraculeusement une bourse.

Comment vois-tu ton « Après la thèse » ?

Ceci dit, pour l'après la thèse, dans le cas où j'en fait une évidemment, j'aimerais être enseignante-chercheuse, ça me plairait bien.

Comment décrirais-tu ta relation avec les doctorants ?

Euh, je n'ai pas de relation, évidemment, du coup, avec les doctorants (...) [Il y a] des gens dans ma classe avec qui l'entente se passe très bien, justement, on s'entraide, *etc.*, on se parle beaucoup. Enfin, on fait beaucoup de choses ensemble avec les doctorants. Je les vois... Enfin, en fait, on les croise souvent. J'ai eu un cours... Enfin, il y en a une qui a donné un cours de performance à ArTeC, donc ça, c'était cool. Et sinon, dès qu'on les croise, ils sont hyper gentils. Il n'y a pas de problème avec ça.

Comment décrirais-tu ta relation avec les autres mastérants (de ta formation ou en dehors de ta formation) ?

Tout se passe très bien en général. Il y a forcément des gens avec qui on accroche moins, mais en fait, ça se passe bien globalement. Franchement, on s'entend tous bien, et on a, je dirais, un ou deux dans la promo qui n'arrivent pas forcément à s'inclure, parce qu'ils ne le veulent pas forcément, quoi. Mais sinon, en dehors de ma formation, ceux qui sont en Master MLCC, je m'entends très bien avec eux. Surtout que la plupart viennent de la licence de Lettres d'où je viens. Donc en fait, ce sont des amis déjà, au départ.

Pour ceux qui sont en Création littéraire… J'ai plus de mal parce que, enfin, c'est un peu une classe sociale... Enfin, ça se voit qu'ils viennent d'un milieu social plus élevé. J'ai quand même un ami dedans, qui vient de la licence (…) aussi. Mais sinon, en fait, je leur ai... Il y en a certains à qui j'ai parlé, ils sont sympas. J'ai certains cours avec eux, et c'est vrai que, par contre, c'est compliqué de s'intégrer. Et pour les autres Masters, je ne connais pas trop, à part le Master EDAM – j'ai vu, c'est « Écologies des Arts et des Métiers ». On a des cours avec plein d'autres gens de d'autres Masters, et moi, j'ai principalement des cours avec eux. Et ça s'est bien passé aussi, relativement. Même s'il y a toujours un peu d'écart, parce que bon, on ne vient pas du même Master et donc on ne se connaît pas forcément.

Du coup, je te précise que je suis quand même à ArTeC, que ça fait partie de l'UFR Arts et Société, euh, Arts... C'est quoi [déjà] ? « Société-Philosophie », quelque chose comme ça. Mais du coup, je fais quand même mon mémoire sur quelque chose de littéraire, et de toute façon, pour moi l'art, ça fait partie des sciences sociales un peu, je trouve.

Peux-tu me parler également de ta vie étudiante, en particulier :

1) Quels sont les évènements auxquels tu as assisté et/ou participé et comment tu les as vécus ?

Souvent, je participe à des conférences qui sont organisées par le Master de Lettres. Ou alors, récemment, il y a eu une conférence avec Vincennes, par exemple, au début d'ArTeC. Des fois, je trouve ça intéressant, des fois, j'avoue que je me perds dans mes pensées pendant que je suis là-bas : ce qui est super ! C'est surtout le café après, où il y a souvent plein de *goodies* que je ramène chez moi, et c'est pratique pour la vie étudiante. Mais c'est vrai qu'en fait, des fois, c'est assez obscur le sujet.

Des fois, il y a des intervenants qui sont, j'ai l'impression, pas forcément très... Je ne sais pas, je dirais « à l'aise à l'oral », ou qui sont trop passionnés dans leur sujet et qui oublient qu'ils veulent, des fois… en fait, (…), pour d'autres, c'est assez obscur [cf. *Vulgarisation scientifique : mode d'emploi* de Cécile Michaut]. Enfin voilà, des fois, il y a un manque de pédagogie, je dirais, à ce sujet-là. Ils ont peut-être un ressenti qui est très personnel.

2) Comment trouves-tu l'ambiance de l'université (et aussi le confort ?)

L'ambiance de l'université, je l'aime bien. Je suis là, du coup, depuis ma L1, donc ça va faire quatre ans entiers. Oui, entiers. Et pourquoi pas aussi le confort ? Franchement le confort, j'ai fait un peu tout à la fac : j'allais même à la salle de sport de la fac, donc je prenais ma douche ici. Enfin, c'était devenu un peu une blague. Je mange ici, j'habite relativement à côté, donc j'y vais souvent, que ce soit pour voir des amis, pour aller à la BU travailler, ou juste manger.

Moi, je trouve que c'est une fac assez confortable et assez bien. Enfin, c'est assez lumineux, même si bon, des fois les bâtiments, ils ne sont pas dans le top de leur état. Enfin, c'est l'argent public quoi. Pour me recentrer sur l'ambiance, je trouve que l'ambiance est bien. Les gens sont assez sympas en général, et en même temps, il y a des événements politiques, des AG, donc c'est assez militant et c'est cool.

3) Est-ce propice à l'étude et pourquoi ?

Je trouve que c'est propice à l'étude parce que moi c'est un endroit où je me sens bien, et du coup, ça me motive à venir. Après des fois, je me sens trop bien, je n'ai pas envie de travailler, mais en vrai de vrai, si j'ai envie de m'y mettre, c'est en général ici que je viens. Et je vais aller exprès à la BU pour avancer sur des lectures, par exemple.

4) Qu'est-ce que tu aimes dans la fac ?

Je suis un peu pro-Université, donc j'aime un peu tout dans la fac. Non, je dirais qu'il y a des trucs très bien : le choix de cours de sport, là, j'y pense, il est très large. La cantine est bien, le choix de nourriture aussi est large. Il y a des espaces ouverts, ce qui est

sympa pour se poser quand il fait beau, *etc.* Ouais, donc c'est plutôt bien, je n'ai pas grand-chose à dire de négatif, je crois.

5) Y'a-t-il des professeur/e/s avec qui tu es particulièrement proches et quelles "matières" enseignent-ils/elles ?

S'il y a des enseignants avec qui je suis particulièrement proche... Alors, « particulièrement proche », je ne sais pas si je pourrais aller jusque-là. Je tutoie quasiment tous mes enseignants, surtout déjà, quand j'étais en licence. Donc oui, je dirais ma directrice de thèse... pardon, de mémoire, je me projette déjà !

Ce que je retiens : Léonie raconte son trouble face aux injonctions administratives d'ArTeC : stage obligatoire, départ à l'étranger, mémoire flottant, formes libres. Elle erre entre l'académisme du plan en trois parties et la tentation d'un éclatement. Comme elle, je suis prise dans ce balancement. Libre, disons-nous. Mais cette liberté peut être une forme raffinée de domination : cette autonomie apparente suppose qu'on ait déjà les codes implicites de ce qu'il faut oser. Dans son discours sur l'autonomie du champ, ce qu'on présente comme ouverture est souvent un privilège camouflé — car seuls les dotés peuvent improviser avec style. Bourdieu explique néanmoins que « les étudiants jouent en effet un rôle déterminant dans les luttes internes (...) [au sein du] champ universitaire (...) en fournissant aux mouvements d'avant-garde réelle ou supposée le contingent minimum de fidèles et de militants qui leur est nécessaire pour s'opposer à l'*Establishment universitaire*. » (*Homo academicus*, p. 156)

Chapitre 2 : À la recherche de l'objet d'étude

11-12e SEMAINES

Trouver un cap : quand l'ambition littéraire rencontre la rigueur théorique

Nouvelle trouvaille décisive : un article de David Ledent sur « *la sociologie par la littérature* ». Une approche qui me parle : une voie possible où la littérature ne se contente pas d'illustrer la sociologie, mais devient une manière d'en produire. Cette idée me libère d'une certaine contrainte académique. Peut-être que je n'ai pas à choisir entre les deux disciplines. Peut-être que je peux justement en tirer un projet hybride, pertinent. Bref, je creuse.

La lecture de *L'institution de la littérature* de Jacques Dubois a été comme une nouvelle étincelle. À partir de là, j'ai conçu une version entièrement repensée de mon projet : mêler le regard du sociologue à celui du romancier. Créer une fiction nourrie d'enquêtes, de lectures, d'auteurs et de personnages réels ou inspirés. Le but : construire un **récit ancré dans le social**, sans tomber dans la simple reproduction ou la stéréotypie.

J'ai rédigé un **plan détaillé**, très dense (peut-être trop), mêlant méthodologie sociologique, construction narrative, procédés littéraires et contraintes analytiques. À chaque étape de la création, une réflexion. Chaque choix narratif justifié, chaque personnage réfléchi à l'aune d'un enjeu théorique ou méthodologique. De Flaubert à Édouard Louis, en passant par Tiphaine Rivière, je veux penser le texte comme une expérience à double regard : **œil du sociologue + œil du romancier**.

Mais Monsieur Julien S., à qui j'ai présenté ce plan, m'a alertée. Selon lui, je prends le risque de repartir sur une voie trop proche de mon idée initiale — celle que nous avions écartée. Trop de place à la création, pas assez à la théorie. « Un projet de Création critique », m'a-t-il rappelé, « c'est d'abord un projet théorique, et la création doit venir en soutien, pas l'inverse ».

Je comprends ses réserves. Créer un texte, même en fragments, exige **un investissement colossal**. Et même si aujourd'hui, je m'en sens capable, qui me dit que ce sera encore le cas dans six mois ? L'année passe vite ; et la rigueur attendue pour valider un mémoire de M1 est élevée. Je vais devoir trouver un équilibre subtil entre ambition littéraire et exigence académique. Ne pas me perdre dans la fiction. Garder une boussole théorique claire.

J'ai tenté de me faire un **planning de lecture**… idéaliste. Trop idéaliste. Lire un à deux livres par jour ? Impossible. Entre les cours, la vie quotidienne et les imprévus, réussir à terminer un ouvrage de moins de 200 pages est déjà une victoire. Je me suis résolue à une méthode plus réaliste : découper les lectures en chapitres. Lire par extraits. Gagner en efficacité sans perdre le sens. Je le reconnais : j'écris ces lignes bien plus tard, fin décembre. J'étais censée écrire ce résumé le 23 novembre, mais voilà. *Procrastination, quand tu nous tiens…*

Je ne sais pas si mes souvenirs sont encore nets, ni si mes notes retranscrivent fidèlement l'état d'esprit du moment. Je tente tout de même de me replonger dans l'ambiance. Et, au fond, ce n'est pas grave. Ce que je retiens, c'est que **je progresse**. Lentement, peut-être, mais sûrement. Le rendez-vous du 18 décembre avec Monsieur Julien S. arrive. Peut-être sera-t-il décalé à janvier. Mais d'ici là, je dois **envoyer un plan et commencer l'introduction**. L'important, c'est d'avancer, sans me perdre dans la pression. À mon rythme. Un pas après l'autre.

13-18e SEMAINES

Recentrement et affinement : navigation entre sociologie et mise en roman

La lecture de *La Distinction* de Tiphaine Rivière n'a pas seulement éveillé mon intérêt pour la novellisation, elle m'a aussi fait comprendre — à travers quelques cases et deux pages bien senties (p. 258-259) — que la sociologie pouvait s'incarner avec force dans une fiction sans perdre en finesse. Ember, dans le film d'animation *Elemental*, m'est soudain apparue comme une **transfuge de classe** ! En résumé : Ember doit hériter de l'épicerie de ses parents — un couple d'immigrés — mais sa rencontre avec Flack lui ouvre de nouveaux horizons ; elle décide d'étudier pour devenir verrière et créer des objets d'art. Et pourquoi pas Fatima ? Pourquoi ne pas donner à mon personnage féminin cette possibilité d'échapper à ses déterminismes, de reproduire les mêmes schémas que ses parents, non pas en reniant ses origines, mais en les transcendant ?

Nouveau rendez-vous avec Monsieur Julien S.. Et encore un tournant ! Je lui présente un plan d'introduction inspiré par *La Préparation du roman* de Roland Barthes. Problème : je suis allée trop loin, au point de délaisser mon idée de départ. Heureusement, il me ramène sur les rails. À force de chercher, je m'étais presque égarée dans les marges.

C'est là qu'on voit **l'importance d'un bon directeur de mémoire** : il ne dit pas quoi faire, il me ramène vers ce que j'essayais vraiment de faire. Ensemble, nous revenons à une idée plus simple et puissante : **novelliser des fragments de traités sociologiques**, notamment ceux de Bourdieu, sous forme de mini-récits romanesques reliés entre eux. L'objectif : *traduire la pensée en narration*, sans l'appauvrir, sans la simplifier.

> Je pourrais prendre des extraits des ouvrages de P. Bourdieu, les illustrer sous forme de mini-récits et relier ces fragments entre eux de manière à ce que le tout fasse un récit romanesque ! Avec pour problématique « Comment novelliser des fragments de traités sociologiques ? » Cette idée ayant été renforcée par la page 202 de *La préparation du roman : notes de cours et de séminaires au Collège de France : 1978-1979 et 1979-1980*, édition IMEC/Seuil :
> « L'art du roman exclut toute continuité. Le roman doit être un édifice articulé dans chacune de ses périodes. Chaque petit morceau doit être quelque chose de coupé — de limiter —, un tout valant par lui-même. »

Nous abordons beaucoup de pistes, riches et stimulantes :

- La **novellisation vs. le roman à thèse** : comment éviter l'encapsulation idéologique ?
- La BD de Tiphaine Rivière, mais aussi Barthes, Eribon, Jablonka, comme terrains d'analyse.
- Le **lectorat** : à qui s'adresse cette fiction sociologique ?
- Les **formes de discours** possibles : discours indirect libre, citations intégrées, *etc.*
- Et surtout : ne pas chercher une validation permanente, mais avancer.

Et… j'ai enfin compris que **l'humathèque**, ce lieu que je convoitais tant, ne m'était pas accessible (en M1 du moins). Trois mois de galère pour finalement apprendre qu'il fallait être doctorant·e pour emprunter des ouvrages à l'humathèque. J'aurais aimé le savoir plus tôt !

Plan final bouclé ! Ou… disons, **version provisoire finalisée**. Je l'ai envoyé à Monsieur Julien S. Cette fois, je crois que j'approche d'un équilibre. Le projet est clair : *comment novelliser des fragments de traités sociologiques ?*

Je structure ma réflexion autour de quatre grands axes :

1. **Définir et contextualiser la novellisation** (Tiphaine Rivière, Barthes, médias contemporains…)
2. **Explorer des exemples concrets** (Proust vs. Bergson, films, œuvres sociologiques transformées…)

3. **Créer un récit cohérent à partir de fragments de Bourdieu**
4. **Réfléchir à l'impact pédagogique de cette transformation narrative**

Je n'en suis pas encore à l'écriture du tapuscrit, mais chaque lecture, chaque idée, chaque note alimente ce projet. La **sociologie devient matière littéraire**, non pas pour la simplifier, mais pour en révéler la dimension sensible.

Et oui, encore un planning (je crois que mes plannings forment une sous-catégorie de mon mémoire à eux seuls…). Cette fois, il mêle lectures, tâches personnelles et rappels divers. Je suis prête à plonger dans la suite, même si j'avance à petits pas. L'essentiel est là : **je sens enfin une cohérence émerger**.

19-21e SEMAINES : Vacances d'hiver et intersemestre

Un repos bien mérité. Aucun cours intensif. Le cours *''Dire/Lire''* s'est terminé en janvier.

22-23e SEMAINES

Novellisation, encore et toujours (et peut-être… enfin ?)

Je crois que j'ai battu un record. Oui, j'ai (encore) envoyé un nouveau plan à Monsieur Julien S. C'est officiel : *mon mémoire est devenu un mémorial de plans de mémoire*. Même moi, à la relecture, je plains mon directeur. Mais bon, c'est aussi ça, le journal d'un Master : dire les choses telles qu'elles sont.

Cette fois, le plan se voulait plus structuré, divisé en trois parties bien distinctes — avec contextualisation théorique, précisions méthodologiques, premières ébauches, *etc.* Sauf que… ce n'est pas le plan qui a retenu l'attention de Monsieur Julien S., c'est **mon introduction**. Et là, *démontage en règle* (dans le bon sens du terme). Rien de tel pour progresser que de devoir tout repenser — avec méthode.

J'ai compris plusieurs choses :

1. Le terme de **novellisation** n'était pas bien défini (et je confondais parfois avec vulgarisation ou adaptation).
2. Mon accroche était trop rapide.
3. Il faut que je cite **des théoriciens de la novellisation** (et pas juste me contenter de mon intuition).

4. La **distinction entre auctorialité d'origine et auctorialité du novellisateur** doit être abordée (notamment dans le cas de *La Distinction : librement inspirée de Pierre Bourdieu*, signé Rivière — et non Bourdieu).
5. Et surtout : il faut que j'ose poser les **bonnes questions**. Exemples :
    - Qui est le véritable auteur quand une œuvre est novellisée ?
    - Peut-on être ironique face à l'œuvre-source ?
    - La novellisation est-elle une amélioration, une appropriation, ou une trahison ?
    - Est-ce une manière de transmettre, ou de reconfigurer une pensée ?

Le verdict est tombé : **la partie 1 est trop centrée sur la vulgarisation**. Ce que je dois faire, c'est revenir à mon sujet principal : *la novellisation* — et rien d'autre.

J'ai donc révisé mes objectifs. Au programme des prochains jours (merci à mon éternel amour pour les plannings) :

- Lire *Homo Academicus*, *Les Héritiers*, *La Reproduction* et *Les Méditations pascaliennes*.
- Décider (enfin) lequel je vais novelliser.
- Construire la **première partie du mémoire** sur des bases solides.
- Réduire la dispersion des lectures (adieu, arborescences infinies) pour me concentrer sur les **commentateurs de Bourdieu**.
- Et surtout : *poser les bonnes questions*, celles qui feront de ma recherche un projet précis et critique, et pas une errance théorique.

🍒 Petite cerise sur le gâteau : l'idée de **créer un prétexte fictionnel** dans mon mémoire. Et si j'étais une étudiante candidate à un prix littéraire ? Ou une aspirante boursière en création ? Le cadre fictif servirait à **légitimer la novellisation** elle-même, comme une mise en abyme réflexive.

Et enfin, peut-être, envoyer un mail à Tiphaine Rivière pour un **entretien sur sa propre novellisation** de Bourdieu. (Mais là encore, avec validation de Monsieur Julien S. avant envoi, car on ne badine pas avec la sociologie-dessinée.)

24-28e SEMAINES

Je n'ai rien noté dans mon journal. Rétrospectivement, c'est assez difficile de me souvenir de ce qui s'est passé durant ces quatre semaines. Ce qui n'est pas écrit est perdu à jamais : la mémoire humaine — la mienne notamment — n'est pas toujours coopérative lorsqu'il s'agit de retrouver des événements du passé.

29-36e SEMAINES

Le plan (définitif ?) et les promesses de mai

Pensée nomade : Écrire ma place au sein de cette Université n'est pas simple ; écrire mes doutes, l'est plus ; écrire mes intuitions — quand j'en ai — demande une certaine maîtrise de soi, au risque de faire des divagations et de me retrouver empêtrée dans le fil mes pensées ; écrire mes limites demande une certaine clairvoyance (l'ai-je ?) … Très honnêtement, je ne pensais pas que ce serait si dur de tenir un journal de mémoire. J'ai l'impression également de beaucoup procrastiner, mais aujourd'hui (jour où j'écris) nous célébrons la Fête du travail et j'ai bien l'intention de poursuivre la rédaction !

De mars à avril, et un peu plus…

Après un nombre incalculable de versions, d'hésitations et de bifurcations existentielles, *le voilà enfin* : **le plan validé**. Définitif. *Véridique.* Le plan de la première partie de mon mémoire. Et pour cette fois, je n'y touche plus. Plus du tout. Plus jamais (en tout cas pas avant le M2).

Ce plan, je l'ai construit en intégrant directement les **citations issues de mes lectures**, comme des petites balises prêtes à être déroulées le moment venu. Une méthode très efficace pour ne pas me retrouver à relire trois fois *Homo Academicus* à minuit la veille du rendu. Grâce à ce système, j'ai sous les yeux un matériau textuel déjà prêt à être tissé. Un vrai luxe pour la suite.

Trois grands axes pour asseoir cette réflexion :

1. **Définir la novellisation** (dans ses méthodes, ses objectifs, ses contextes).
2. **Explorer la novellisation de la sociologie** (enjeux, destinataires, tensions entre fiction et savoir).
3. **Étudier le cas Bourdieu**, à travers l'exemple de Tiphaine Rivière et une lecture ciblée d'*Homo Academicus*.

Chaque partie est conçue comme une progression logique : de la définition vers la pratique, de l'exemple vers l'application, de la théorie vers le texte. Bref, un **plan à la fois narratif et analytique**, qui rappelle le projet de novellisation.

Et pourtant… malgré toute cette organisation, je me sens encore prise dans un tourbillon. Trop de lectures, trop de citations, trop d'idées. Je me surprends à procrastiner — ce qui n'est pas *totalement* ma faute, puisque vouloir tout dire est une forme noble de procrastination.

À la date où j'écris (en réalité, nous sommes le 1er mai, je m'accorde le droit de le dire), je fais une pause dans les lectures pour enfin me **concentrer sur l'écriture du mémoire**. Même si j'ai peur de devoir laisser de côté certaines pépites trouvées dans mes lectures, je me dis que l'important n'est pas de tout dire, mais de dire juste.

Demain, c'est direction la **BnF avec Mathilda**, ma camarade de promotion. Objectif : écrire, avancer, s'entraider, ne pas trop papoter (ce dernier point est encore en débat). J'espère vraiment pouvoir enclencher une dynamique d'écriture durable.

En parallèle…

Il reste un devoir à rendre pour valider l'un de mes EC. Le rendu est prévu quelque part entre la deuxième et la troisième semaine de mai. Heureusement, c'est le dernier devoir à rendre. Ensuite, toute l'énergie pourra être canalisée vers le mémoire.

Bref, **une phase charnière** : les fondations sont posées, la matière est là, le plan est prêt. Maintenant, il ne reste plus qu'à transformer tout cela en texte. Et si la procrastination rôde, je l'accueillerai comme un personnage secondaire de cette grande aventure littéraire qu'est le mémoire.

Focus : 31e SEMAINE

Cette semaine, je me plonge au cœur de ma prochaine réflexion qui consiste à démêler les fils complexes des dynamiques universitaires, des luttes de pouvoir et la singularité de mon expérience à l'université, à travers l'événement des Mastériales qui a eu lieu le 22 mars.

« L'homme est né libre et partout il est dans les fers. »
Jean-Jacques Rousseau, *Du contrat social*, préambule (1762).

Nous sommes sous l'influence des lois et des institutions, mais aussi des conventions sociales et des mœurs... Autrement dit, l'ensemble des normes, des attentes et des hiérarchies sociales qui influencent le comportement — par exemple, la nécessité d'être habillé dans l'espace

public — ainsi que la pensée, comme le fait que chacun·e est libre de choisir son orientation sexuelle et qu'il est essentiel de rejeter l'homophobie en France. Sans oublier la propriété, source d'inégalités et de conflits, qui contraint les hommes à défendre et acquérir des biens, ou encore les inégalités sociales et économiques qui créent des rapports de domination. Enfin, l'opinion d'autrui joue aussi un rôle : l'individu vit souvent sous le regard des autres, ce qui peut le conduire à sacrifier son authenticité au profit des apparences.

Beaucoup de choses disparaissent devant mes yeux : je suis tellement habituée à voir, par exemple, des gens mendier dans le métro, à entendre mes parents me dire d'éviter de sortir la nuit, à avoir une seule semaine de vacances scolaires tandis que les plus jeunes dans ma fratrie en ont deux, à devoir faire silence quand j'entre dans une bibliothèque, si bien que je ne remets presque jamais ces états de fait en cause. De là découle cette impression d'être "trop dedans" pour avoir le recul nécessaire d'analyser et de critiquer ce qui m'entoure. C'est également la limite de ma position d'étudiante au sein de cet espace social universitaire : cette incapacité à parfois prendre de la distance pour objectiver des phénomènes que je ressens intuitivement. Il m'arrive de ressentir une forme de résistance au changement, mais ma raison peine encore à en démêler la logique structurelle, comme le ferait sans doute Bourdieu.

Par exemple, j'ai perçu une forme de résistance lors des Mastériales. Lorsque nombre de mes camarades n'étaient pas motivés à réaliser cet « événement scientifique », comme disait mon enseignante Isabelle R., qui devait permettre de présenter nos travaux de recherche. Plusieurs formes de résistance se sont manifestées, certains étant opposés à l'idée d'instaurer une professionnalisation au sein du Master Lettres. D'autres se joignaient à cette résistance, bien qu'ils ne partagent pas la même revendication ; j'ignore encore quelles étaient leurs véritables motivations. Les professeurs référents faisaient de leur mieux pour trouver l'équilibre entre écoute et empathie — dans une démarche d'apaisement des contradicteurs — et l'utilisation de leur autorité pour remplir leur devoir de professeur : nous faire valider cet EC et ainsi avancer sur l'organisation de l'événement.

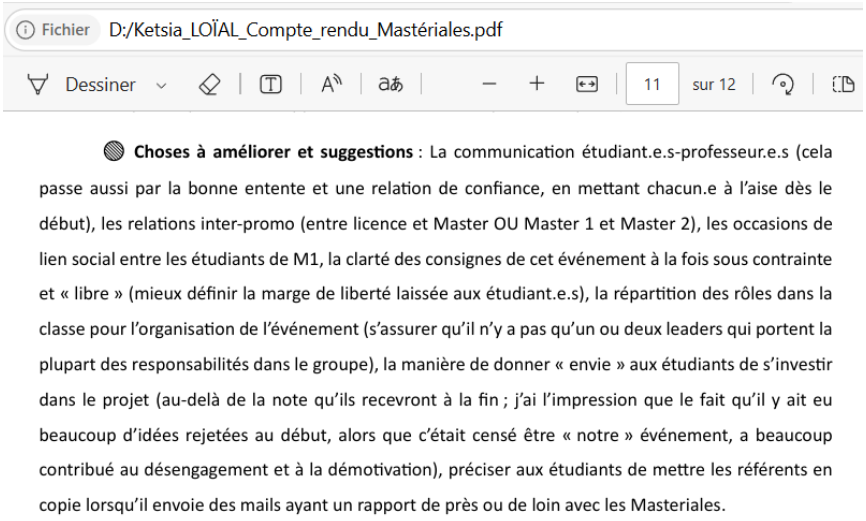
La présence de *leaders d'opinion* — des camarades ayant une influence significative sur la manière de penser et d'agir d'une partie de la promotion — parmi les opposants n'a pas facilité les choses. Ils ne sont pas nécessairement opposés par mauvaise volonté, mais parce que leurs intérêts — non pas au sens égoïste, mais au sens de leurs positions, de leurs habitus, de leurs stratégies dans le champ — peuvent entrer en contradiction, être en décalage, avec ceux de l'institution ou des professeurs. Cela me fait penser à cette citation de Rousseau (1712-1778) :

« Tant qu'un peuple est contraint d'obéir et qu'il obéit, il fait bien ; sitôt qu'il peut secouer le joug et qu'il le secoue, il fait encore mieux. »

Jean-Jacques Rousseau, *Du contrat social* (1762).

Honnêtement, quand Rousseau dit ceci, je me demande si cela peut vraiment s'appliquer dans cette situation. Lorsque j'avais demandé à l'un de mes camarades — qui s'opposait au projet des Mastériales — ce qui le gênait, il m'avait expliqué qu'il ne faisait pas de la recherche en littérature pour s'insérer dans le monde du travail. Il le faisait pour le plaisir et par passion pour la littérature. Je n'ai pas voulu créer une situation inconfortable en posant d'autres questions, mais j'avoue ne pas avoir compris… Qu'y avait-il de mal à essayer de professionnaliser une formation ?

J'ai noté, dans mon compte rendu, à la partie du « Bilan global : ce qu'il faut retenir », mes suggestions et les choses à améliorer pour la prochaine édition des Mastériales :


Fichier D:/Ketsia_LOÏAL_Compte_rendu_Mastériales.pdf

Dessiner 11 sur 12

Choses à améliorer et suggestions : La communication étudiant.e.s-professeur.e.s (cela passe aussi par la bonne entente et une relation de confiance, en mettant chacun.e à l'aise dès le début), les relations inter-promo (entre licence et Master OU Master 1 et Master 2), les occasions de lien social entre les étudiants de M1, la clarté des consignes de cet événement à la fois sous contrainte et « libre » (mieux définir la marge de liberté laissée aux étudiant.e.s), la répartition des rôles dans la classe pour l'organisation de l'événement (s'assurer qu'il n'y a pas qu'un ou deux leaders qui portent la plupart des responsabilités dans le groupe), la manière de donner « envie » aux étudiants de s'investir dans le projet (au-delà de la note qu'ils recevront à la fin ; j'ai l'impression que le fait qu'il y ait eu beaucoup d'idées rejetées au début, alors que c'était censé être « notre » événement, a beaucoup contribué au désengagement et à la démotivation), préciser aux étudiants de mettre les référents en copie lorsqu'il envoie des mails ayant un rapport de près ou de loin avec les Masteriales.

► Une « relation de confiance » permettrait probablement de réduire la distance entre les positions (étudiants/professeurs) et de désamorcer les luttes de pouvoir latentes. Si ces « relations inter-promo (...) et (...) entre les étudiants de M1 » sont faibles, la cohésion du corps étudiant est minée. Ce point met en lumière le concept de capital social. Bourdieu insiste sur l'importance des réseaux et des relations dans un champ. L'absence de ces liens sociaux crée des fossés structurels, des non-dits. Les étudiants restent des individus isolés au lieu de former un groupe capable de se faire entendre. À travers cette suggestion, j'y vois, rétrospectivement, une quête de cohésion et d'appartenance. J'imagine que j'ai ressenti un potentiel de collaboration, d'échange de capitaux (informations, soutien), qui n'avait pas été exploité.

► « la clarté des consignes de cet événement » : cela renvoie à la redéfinition des critères et des règles du jeu. Quand Bourdieu parle des luttes qui visent à « redéfini[r] la hiérarchie des pouvoirs (donc des critères) » (*Homo academicus*, p. 30), il souligne l'ambiguïté des règles. Si les consignes ne sont pas claires, la marge de liberté n'est pas définie, les étudiants sont dans un flou où ils ne savent pas comment investir leur capital (culturel, social, symbolique) pour réussir. Cela

peut mener à de la démotivation (comme je l'ai ressentie), car les efforts sont perçus comme vains ; et ce, d'autant plus si les critères de succès sont opaques.

► Si un projet est « "notre" événement », il est censé faire écho à nos habitus, à nos envies, à nos manières de faire. Le rejet initial des idées est perçu comme une négation de notre capital, de notre besoin de reconnaissance, et de notre pouvoir dans cet espace. La « note » n'est qu'un profit social externe, mais le profit scientifique ou l'engagement réel vient de la reconnaissance de son autonomie et de sa contribution. Le désengagement est une réaction à une structure perçue comme trop contraignante, où la liberté promise n'est pas au rendez-vous.

► « préciser aux étudiants de mettre les référents en copie lorsqu'il envoie des mails ayant un rapport de près ou de loin avec les Mastériales » : ceci est un détail procédural, mais qui révèle l'importance du contrôle de l'information et des canaux de communication dans les luttes de pouvoir. Ne pas mettre les référents en copie est potentiellement une forme de contournement ou un manque de clarté dans la circulation de l'information. C'est une petite brèche dans le système qui peut entraîner des malentendus ou des manœuvres implicites.

En somme, mes suggestions pour les Mastériales, bien que formulées depuis ma position d'étudiante, sont une tentative intuitive de réaligner la structure de l'événement avec les critères de légitimité et d'engagement que je perçois. Elles sont une micro-illustration des luttes pour la définition des « règles du jeu » — comme le disait Tiphaine Rivière lors de notre entretien téléphonique du 15 mai 2024 — et pour les pouvoirs au sein de ce petit champ qu'est l'organisation des Mastériales. Je me rends compte que ce que j'ai noté comme des améliorations n'était pas juste des bonnes idées, mais des observations des dysfonctionnements du champ, à travers la lentille de ma propre expérience. C'est la preuve que ma vigilance épistémologique — ma capacité à comprendre comment je sais ce que je sais, en étant consciente de mes biais et des limites de ma position — bien qu'encore en développement, commence à porter ses fruits. C'est un pas de plus vers la compréhension de comment, même en Master, arrivé·e libre, l'on porte malgré tout des fers... et comment nous essayons, parfois malgré nous, de les desserrer.

*

J'ai particulièrement apprécié, lors des Mastériales, l'exercice qui consiste à présenter son projet de recherche de façon synthétique tout en le rendant accessible, en simplifiant les concepts, le jargon d'usage. À ce sujet, j'ai lu un ouvrage intéressant, dont est tiré cet extrait :

« Il faudrait que les étudiants s'y frottent dès le Master, et plus encore dans l'école doctorale », estime Roland Salesse. Quelques rares institutions s'y attellent, comme l'université Paris-Saclay, qui propose un enseignement optionnel de 25 heures de vulgarisation pour les étudiants du magistère de physique, ou l'université de Pau, où les étudiants de Master réalisent des courts

métrages de vulgarisation scientifique. Des écoles doctorales proposent également ce type de formation, soit générale, soit en vue du concours Ma thèse en 180 secondes.

Cécile Michaut, *Vulgarisation scientifique : mode d'emploi*, 2e édition, EDP Sciences, 2023, p. 25.

Plus loin, elle écrit : « Même en dehors des formations, on peut apprendre à vulgariser "sur le tas". » Et ça a été exactement notre cas durant ces Mastériales !

Il est vrai qu'on nous a enseigné à se présenter, à être à l'aise à l'oral, mais pas à parler de nos recherches à un public non expérimenté. Apprendre à synthétiser et à exprimer à l'oral le fruit de nos travaux est essentiel. Il est vrai que lors de la journée de formation "Devenir chercheur.e" l'un des problèmes récurrents des personnes qui se sont lancées dans la thèse était de pouvoir en parler à leurs proches et d'expliquer exactement — et de manière compréhensible — sur quoi elles travaillaient.

L'un des intervenants, Stéphane, disait à ce sujet qu'il ne fallait pas « réduire la thèse à cela [en parlant de la déprime, la solitude, l'isolement, l'anomie, les difficultés, *etc.*] ». En thèse, Stéphane n'était pas capable de reformuler son sujet, mais il était doué pour résumer et reformuler la thèse des autres. Il parle de l'expérience particulière [qu'a été la thèse] de faire quelque chose que personne ne comprend : « Personne ne comprend ce que l'on fait ». D'où sa préconisation de rejoindre un groupe de thésards : « on y gagne à [...] se regroupe[r] pour bosser sur la thèse ».

« D'ailleurs, on ne devrait pas dire une re-cherche », mais plutôt « une cherche ». Après tout, quel intérêt de « chercher ce qui a déjà été cherché ».

37-39e SEMAINES

Construire le squelette du mémoire : un projet de mémoire labyrinthique ?

Je crois que j'ai vécu une petite révolution : **six heures et quarante-cinq minutes à la BnF**, sans céder à l'envie de lire un webtoon. Mathilda était là. Et Mathilda, c'est un peu ma conscience studieuse incarnée. Grâce à elle, j'ai enchaîné travail, pauses stratégiques, et rédaction efficace. Merci Mathilda !

À la fin de cette journée :

→ Mes anciennes notes à retrouver (toujours perdues dans le labyrinthe de ma chambre).
→ Deux podcasts (sur lesquels j'ai pris des notes) à relire.

→ Un plan interne à chaque sous-sous-partie à construire, grâce aux citations déjà glanées. L'idée est simple : regrouper, structurer, relier. Une fois ce squelette posé, il n'y aura plus qu'à rédiger. *Facile à dire*.

Bonne nouvelle : j'ai écrit une sous-sous-partie en cinq heures. Et comme tout était déjà préclassé par thématiques et citations, j'ai pu rédiger d'un trait. Résultat : si je continue à ce rythme, je peux finir **la première partie du mémoire en 19 jours**.

Autre grande nouvelle (dont j'ai tardé à parler) : **Tiphaine Rivière a accepté un entretien** ! On ne sait pas encore quand (si vous avez bien suivi, vous savez quelle date a finalement été fixée), mais c'est un vrai cap franchi. Monsieur Julien S. est ravi. Rendez-vous avec lui fixé au **27 mai**, l'objectif étant d'avoir fini le grand I et de le lui soumettre.

Concrètement :

- J'ai déjà rédigé l'introduction du grand I, ainsi que les sections 1, 1.1, et je suis en train d'achever la 1.2.
- Ma bibliographie est quasi prête, merci Zotero.
- Il ne manquera que l'introduction générale, la conclusion et les annexes.

Je n'en reviens pas de la progression de mon projet de recherche. De perdue au premier trimestre à structurée, planifiée, presque rigoureuse. *Presque*. En M2, je m'attaquerai enfin à la création romanesque. Pour l'instant : je me concentre sur la recherche, la novellisation, encore et toujours.

Une citation à placer dans le mémoire ?

« Les trajectoires fictionnelles comme la composition de forces et de l'inertie propre à chaque personnage. »

La littérature sous l'œil des sciences, Presses Universitaires de Rennes, p. 12)

→ Une piste pour lier Bourdieu à ma future création ?

Procrastination. Voilà. Le mot est lâché. J'ai tenu quatre jours (du 9 au 12), puis la machine s'est enrayée. Lundi, lever tardif, relecture manuelle d'un cahier de citations oubliées, puis... le vide. Plus rien.

Heureusement, j'ai eu **l'entretien avec Tiphaine Rivière** le 15 mai. Un moment précieux, mais ma prise de notes fut laborieuse (matériel inadapté). Résultat : réécriture intégrale de la prise de notes de l'entretien, après coup. Ce qui m'a tout décalée dans mon planning, m'a mis en retard, sans parler de la **certification d'anglais** à passer avant dimanche, et du **dernier dossier d'EC** dont il me reste la moitié à terminer.

Conclusion de la semaine : mon programme de l'avancée du projet de mémoire tombe à l'eau... *Mais pas complètement.* Je vais essayer de reprendre le rythme d'une sous-sous-partie par jour après mes examens. Parce qu'au fond, je veux terminer pour le 27 mai. Et puis… j'ai déjà trop avancé pour laisser le bateau dériver maintenant. Pas question d'abandonner alors que la terre est en vue et que j'approche de la sortie de ce dédale !

Chapitre 3 : La ligne d'arrivée du M1 se dessine

40-41e SEMAINES

L'Élan final : la lumière au bout du tunnel

Le soulagement a un goût particulier cette semaine : celui d'apprendre que je **n'aurai pas à rendre une première partie entièrement rédigée**, mais **quelques passages choisis** pour la validation du projet de mémoire. Ça change tout !

Lors de **mon rendez-vous en visioconférence avec Monsieur Julien S.**, le lundi 27 mai, j'ai compris que j'étais *sur la bonne voie*. Oui, le travail est exigeant, mais je progresse, et ce rendez-vous m'a apporté un regain d'élan. Il ne reste « plus qu'à » compléter la deuxième partie, finaliser l'introduction, affiner ma bibliographie (organisée par thématiques entre sources primaires et secondaires), et assembler l'ensemble du dossier. Et pour une fois, ce « plus qu'à » ne me semble pas une montagne.

Autre nouvelle intéressante : j'ai enfin reçu les **modalités de la soutenance**, qui aura lieu le **lundi 17 juin à 11h à l'université**, devant Monsieur Julien S. et Monsieur Alain T. Quinze minutes pour raconter une année de doutes, d'essais, de découvertes, et surtout, de transformation. Je n'ai même pas peur, j'ai **hâte**. Car il ne s'agit pas de réciter un résumé figé de mon mémoire, mais de **revenir sur mon expérience** de recherche, avec ses méandres, ses erreurs, ses intuitions, ses remises en question. Et c'est précisément là que réside la force du Master Création critique.

🧩 **Plan de la soutenance :**

1. Pourquoi un mémoire en création critique ?
2. L'image initiale du chercheur
3. Mes appréhensions (et comment je les ai dépassées)
4. Ce que j'ai aimé dans cette recherche
5. Les obstacles rencontrés et les erreurs commises
6. Les solutions que j'ai trouvées
7. Conclusion et perspectives pour le M2

📌 **Récapitulatif du projet de mémoire actuel :**

Le mémoire interroge **la novellisation d'un traité sociologique**, à partir du cas de *La Distinction* adaptée par Tiphaine Rivière. Il s'agit de comprendre :

- Ce qu'est la novellisation (ses motivations, ses formes : du cinéma au livre, du théorique au romanesque) ;
- Ce qu'elle apporte lorsqu'elle s'applique à des œuvres sociologiques : une adaptation, proche de la vulgarisation, enrichie par la narration ;
- Ce qu'elle implique en termes d'auctorialité (qui est l'auteur quand on adapte ?) ;
- Comment une œuvre comme *Homo Academicus* peut devenir matière romanesque, en articulant concepts, fiction et réception.

Ce **chapitre I**, en cours d'élaboration, est à la fois un cadre théorique et une réflexion pratique sur ce que signifie **transformer la sociologie en littérature**. Le projet est ambitieux, mais désormais **solidement cadré**. Il s'appuie notamment sur :

- Des lectures clés (Barthes, Bourdieu, Rivière, *etc.*)
- Un entretien précieux avec Tiphaine Rivière
- Des citations déjà sélectionnées et prêtes à être intégrées

🗓️ **Prochaines étapes :**

- Finaliser le dossier pour le **13 juin**
- Soutenance **le 17 juin**
- Continuer la rédaction durant l'été (sans pression, mais avec discipline)
- En M2 : entamer le travail de **création** (fragments narratifs inspirés d'*Homo Academicus*)

🎉 **Petite victoire annexe** : j'ai validé **ma certification d'anglais** (pour ceux qui ont suivi mes mésaventures de mai, c'est une belle revanche sur la procrastination).

Conversation avec une étudiante en Lettres

✦ Hélène : témoignage d'une étudiante du Master MLCC

Prénom : **Hélène**

Le sujet de son mémoire : La place de l'auto édition dans la société actuelle

Niveau d'études : M2 en Création critique

Nationalité : Française

Statut : Elle vit chez ses grands-parents. Elle est tutrice de Lettres (travail étudiant).

Âge : 26 ans

Comment as-tu vécu le Master ?

Je l'ai vécu sereinement, parce que, (…), moi, j'ai fait que le Master 2 de Lettres. Avant, j'étais en Master 1 d'Humanités numériques. Donc, ce n'était pas du tout la même chose, et c'était beaucoup plus stressant vu que c'était un domaine que je ne connaissais pas. Là, du coup, ce Master de lettres, je l'ai très bien vécu parce que j'avais des bonnes personnes autour de moi, (…), des bons professeurs, des bonnes connaissances, des bons collègues, *etc.*

Donc c'était vraiment très plaisant, et on était très bien accompagnés, très bien accueillis. On avait beaucoup de projets qui laissaient la place à notre créativité, donc je l'ai très bien vécu, et je suis un petit peu triste que ça se finisse, mais à la fois contente aussi parce que je me dis que ça y est, c'est la fin d'un truc. Donc, moi, je l'ai très bien vécu, ce Master.

Quel a été ton ressenti sur ce que tu as fait durant tes études et qu'est-ce que cela t'a apporté ?

Pour la réponse à la deuxième question, ce que ça m'a apporté, c'est beaucoup de confiance en moi parce qu'on a laissé place à ma créativité, et pas mal de projets que je voulais faire, que ce soit dans la création visuelle, la création écrite, *etc.* On avait énormément de libre arbitre, et donc du coup c'était très, très plaisant. Donc ça m'a apporté beaucoup de confiance en moi parce que j'ai pu toucher un peu à tout ce que je voulais, y arriver, être encouragée, et avoir confiance aussi en mon art, (…), tout simplement. J'ai pris confiance en moi dans mon art, et du coup, bah, ça m'a donné envie de continuer.

Quelles difficultés as-tu rencontrées ? Et comment les as-tu surmontées ?

Les difficultés que j'ai rencontrées... Concernant le mémoire, parce que comme je n'ai pas fait de mémoire en Master 1, je n'avais pas les bases, et j'ai aussi beaucoup de retard par rapport aux autres qui avaient déjà fait un début de mémoire de M1. Et du coup, je n'ai pas toutes les bases, je n'ai pas les bases des pieds de page, je n'ai pas les bases de la mise en page,

etc., enfin tout ça. Et c'est un peu compliqué pour moi de monter dans un bateau qui est déjà en pleine mer. J'ai l'impression de couler un petit peu derrière tout le monde, mais voilà, ma grande difficulté, je pense que c'est le mémoire, c'est savoir par où commencer, savoir comment formuler les choses, mettre en page, *etc.*

Comment je les ai surmontées ? Je ne les ai pas surmontées... Non, sérieusement, j'ai eu du mal à les surmonter. Je fais beaucoup de recherches. Je demande aux gens autour de moi, qui ont déjà commencé, de me montrer un peu leurs fiches, *etc.* Je communique énormément. C'est la communication, c'est la clé de tout. Donc, je le surmonte avec la communication.

Comment décrirais-tu ta relation avec les professeurs ?

Pour ma relation avec les professeurs, je dirais qu'elle est plutôt cordiale, respectueuse. On s'entend bien. En plus, moi, ce sont mes collègues, aussi, vu que je travaille avec eux. Donc il y a vraiment une très bonne entente, et il y a vraiment ce respect, cette bienveillance, cette bienséance. Donc, je dirais qu'elle est très bien.

Comment décrirais-tu ta relation avec les autres étudiants de la formation ?

Et avec les autres étudiants, je pense un peu le même style, il y a un énorme respect dans la classe qu'on a. Les gens se soutiennent aussi énormément, et moi, je vois beaucoup de bienveillance les uns envers les autres. On s'entraide, on se pose des questions, on communique. Ça devrait être mieux : dans le sens où l'on a très peu de cours, donc on se voit très peu. Il y a des liens qui pourraient être beaucoup plus créés, si on avait plus de choses en commun, des projets en commun, *etc.* Mais c'est quand même une très bonne ambiance dans la classe. Donc ça donne envie de rester en cours et pas de fuir dès qu'on a mis un pied dans la salle.

As-tu d'autres choses à dire (en dehors des questions posées) ?

Si j'avais une dernière chose à ajouter, ça serait que j'aime beaucoup le... je reviens sur ça, mais la bienveillance et l'entraide qu'il y a dans le Master de lettres. Ce n'est pas pareil partout, dans les autres, il y a beaucoup de compétitivité. Et là, on est pourtant dans un domaine qui pourrait se montrer compétitif parce que l'écriture, les lettres, *etc.*

Il y a très peu de postes derrière le Master, très peu de postes, que ce soit pour la rédaction des livres, pour rentrer dans le métier du livre, *etc.*, ou même pour aller en doctorat, c'est très, très, très, très fermé, et on pourrait être beaucoup plus compétitifs, ne pas s'entraider, *etc.*, mais on le fait quand même. Il y a vraiment de la bienveillance qui ressort. Du coup, je dirais que j'ai été agréablement surprise de ça, et que je suis très contente que ça se passe comme ça. Voilà, si tu as besoin de quelque chose, n'hésite pas.

Peux-tu me parler également de ta vie étudiante, en particulier :

1) Quels sont les évènements auxquels tu as assisté et/ou participé et comment tu les as vécus ?

Alors, les événements auxquels j'ai assisté et participé... J'ai participé aux réunions du département en tant que tutrice de lettres, et c'était compliqué à gérer parce que j'avais pas mal de pression sur les épaules, en étant tutrice. Et, du coup, c'était un peu compliqué de savoir à peu près ce qui était attendu, ce qu'on voulait que je dise, ce que je ne devais pas dire, et j'avais l'impression... Bah, du côté des étudiants, mais aussi du côté de l'administration et des profs… Donc, du coup, c'est un peu compliqué de jongler avec tout ça et de, entre guillemets, plaire à tout le monde.

2) L'ambiance de l'université (et pourquoi pas aussi le confort ?)

Voilà, l'ambiance de l'université, c'est une ambiance assez *chill*. Après, moi, je ne reste pas sur place : je viens, je travaille, je viens, je fais mes cours et je rentre. Je ne mange pas trop sur place. Je ne vais pas beaucoup à la bibliothèque pour travailler. J'en emprunte [des livres], (…), pareil, je rentre. Donc, l'ambiance est sympa. Quand on y reste, c'est sûr, c'est accueillant, c'est beau. Tu te poses sur l'herbe. Ça fait plaisir, c'est bien. Donc non, c'est une bonne ambiance.

3) Est-ce propice à l'étude et pourquoi ?

Oui, je trouve que c'est propice à l'étude, parce qu'il y a quand même beaucoup de structures, beaucoup d'accompagnements, d'accueil, *etc.*, et pas mal d'endroits où on peut se poser pour étudier.

4) Qu'est-ce que tu aimes dans la fac ?

Mon bureau, vraiment premier degré, mon bureau. Parce que, du coup, c'est vraiment l'endroit où je peux me ressourcer pour travailler, et en même temps où je peux aider, avec des ressources pour les étudiants. Et, du coup, je me sens utile dans les deux sens. Donc, ça fait vraiment du bien. Bref, je dirais que ce que j'aime, c'est le tutorat.

En fait, c'est qu'il y a un accompagnement pour les étudiants, et que ça sert un peu à tout le monde parce que, comme je te dis dans le vocal tout à l'heure, l'importance de la communication. Et le tutorat, c'est vraiment là pour communiquer les informations, communiquer entre les étudiants, les profs, l'administration et tout. Donc peut-être que c'est à cause de mon statut de tutrice que je dis ça, mais pour le coup, ouais, je trouve que c'est vraiment quelque chose de très bien dans la fac.

Ce que je retiens : Hélène, tutrice et étudiante, parle de bienveillance et de solidarité. Dans un monde où la compétition pourrait dominer — peu de postes, peu d'avenirs assurés —, elle dit la surprise de découvrir un collectif soutenant. Ce que Bourdieu nomme la « lutte contre le déclassement » (*Les Méditations pascaliennes*, éd. Seuil, 2003, p. 166) semble s'atténuer ici. Mais n'est-ce pas précisément parce que le champ littéraire n'offre plus les gains symboliques d'antan ? Moins de pouvoir, donc moins de lutte ? Ou peut-être que cette entraide, fragile mais réelle, est le reste d'un monde où apprendre est encore un acte collectif, et non une mise en concurrence déguisée. Hélène me rappelle qu'au sein même du champ, il peut y avoir des marges, des respirations. Bref, il peut y avoir des zones ou des pratiques au sein du champ littéraire qui échappent, du moins partiellement, à la logique de compétition et de hiérarchisation habituellement associée aux champs bourdieusiens, au profit de valeurs comme la bienveillance et l'entraide.

42-43e SEMAINES

Le moment de vérité : la préparation de la soutenance

Je n'ai rien noté dans mon journal, mais il s'agit de la période de préparation des soutenances pour les mastérants.

Remarque : J'ai soutenu le lundi 17 juin devant Alain T. et mon directeur de mémoire. J'ai rendu mon projet de mémoire, composée d'une introduction, d'un plan détaillé, d'une première partie du mémoire (partiellement ou entièrement rédigée) que j'avais intitulée « I. Retour sur la novellisation : définition, intérêts, méthodes » et bibliographie commentée). En plus du projet, j'ai rendu mon journal de recherche en tant qu'annexe pour appuyer sur le fait que l'expérience de jeune-chercheuse est loin d'être un long fleuve tranquille et que j'ai rencontré de nombreux aléas durant cette première année.

Remarques de Monsieur Alain T. (co-président la soutenance avec Julien S.)

- **Référence textuelle/formelle :**
  - Charlotte Tevenet : texte à deux colonnes.
  - Paul Valéry / Léonard de Vinci.
- **Sur la narrativité et la sociologie :**
  - **1) Ivan Jablonka :** Ce qu'il dit sur la narrativité, les sociologues, les historiens, les sciences sociales, le besoin de récits. Références : *Laëtitia*, *Le Troisième Continent*, *L'Histoire est une littérature contemporaine*.
  - **2) Roman à thèse :** La critique typique est : "Ah, ça c'est un roman à thèse !" Mais qu'est-ce que l'on critique réellement ? (cf. *Roman et engagement : le laboratoire des années 1930* d'Aurore Peyroles).
  - **Vulgarisation :** C'est une démarche noble que de répandre un savoir au public.
  - **Création critique et vulgarisation / roman à thèse :** L'idée est d'avoir une "vérité" et de la traduire en roman. C'est ce que nous faisons.

- **Création critique ≠ Info-Com :** La novellisation n'est pas de l'information-communication. Il s'agit de rendre accessible ce qu'une personne dit, même si les gens ne comprennent pas. L'objectif est que des gens nous donnent des « vérités » (par exemple, « les gens aiment Bourdieu »). Qu'est-ce qu'on en fait aujourd'hui ? Il s'agit d'infléchir cela : Bourdieu dit ceci, et (mon projet) *Alexandre et Fatima*/moi comprenons pourquoi le professeur dit cela (→ page...). Bourdieu dit ceci : là, je ne suis pas d'accord.

- **Exemple historique de novellisation en sociologie :**
  - **Narrativiser / GABRIEL TARDE :** Au début de la sociologie, il a écrit aux côtés de Durkheim. Il a créé une fiction : *Fragment d'histoire future*. C'est lui-même qui novellise sa sociologie, sous forme d'une histoire de plus d'une centaine de pages, où il condense ses théories sociologiques en fiction.

- **Bourdieu et l'université (aujourd'hui) :**
  - Lire Bourdieu à l'université n'est pas nouveau ; mais les choses ont changé depuis.
  - **Une partie de l'ordre du Journal :** Rapport avec les amis, la BnF, la relation prof-étudiant (cf. *Carnets de thèse* de Tiphaine Rivière).
    - Qu'est-ce que l'on se dit ? Comment l'on se parle ? Il y a un côté ethnologique (ou anthropologique selon M. André D., sociologue et professeur à Paris 8 pour les licences) de Bourdieu et de l'université.
    - Qu'est-ce que l'on retrouve ou pas ici : entre l'université d'aujourd'hui et celle d'*Homo Academicus*.
    - La lectrice de sociologie / ethnographie (du journal du Master) s'inspire de son expérience personnelle et applique les principes de Bourdieu à sa vie.
    - Essayer de voir en quoi Bourdieu est encore pertinent en 2025.
    - J'essaie de le comprendre : ai-je bien compris ? Ce que l'on ne comprend pas (difficile), ce qui n'est pas compréhensible maintenant, ce qui ne passe pas (ex : désaccord) ... C'est une sorte de combat contre Bourdieu.
    - Finir Bourdieu : classer les citations par thématique.
    - Appliquer *Homo Academicus* à mon journal du Master : situer le Master, se battre avec Bourdieu comme on se bat avec l'université, qu'est-ce qu'il veut dire Bourdieu ? C'est de la **RECHERCHE DIGRESSION.**

- **Structure et approche du mémoire :**
    - **Journal de vie / Journal de lecture :** Recentrer le Master Création critique dans les Masters de l'UFR.
    - **Roland Barthes par Roland Barthes :** L'auteur prend un livre et fait une grille de lecture de tout ce qu'il a vécu pendant un an (Ex : *Fragments d'un discours amoureux* → La préface explique comment le livre est fait.)
    - **Notion de "texte tuteur" :** Qu'est-ce qui me parle, m'éclaire, reste obscur, m'intéresse ? (à la place du public visé). Un texte tuteur à inclure.

⬅ END *Conclusion de cette première année :*

Je suis passée de l'incertitude totale à un projet plus clair et articulé. Et même si je sais que **le plus dur est encore à venir**, je suis prête. Ce journal exploratoire, je le poursuivrai en M2. Il est le reflet d'une aventure intellectuelle, mais aussi existentielle, dans ce **Master Création critique** où l'on apprend à écrire autant qu'à se réécrire.

Interlude : des vacances d'été rythmées par les lectures

✺ Ouvrages lus durant l'été

- ✓ Alain Boillat, *Genesis, n°57, Adaptation*, [Textes réunis et présentés par Alain Boillat], Sorbonne Université Presses, Paris, 2024 (REVUE PAPIER).
- ✓ Aurore Peyroles, *Roman et engagement : le laboratoire des années 1930*, Classiques Garnier, 2015.
- ✓ Ivan Jablonka, *Laëtitia*, Seuil, 2016.
- ✓ Ivan Jablonka, *Le troisième continent ou la littérature du réel*, Seuil, 2024.
- ✓ Ivan Jablonka, *L'histoire est une littérature contemporaine : manifeste pour les sciences sociales*, éditions du Seuil, 2014.
- ✓ Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, Éditions du Seuil, 1977.
- \- Roland Barthes, *Le Degré zéro de l'écriture*, Seuil, 1972 (début de l'ouvrage lu, puis abandon : le reste s'éloignant du sujet de recherche).
- ✓ Roland Barthes, *Roland Barthes par Roland Barthes*, 1975, éditions du Seuil.

Chapitre 4 : Réajuster son projet de recherche en M2

57-58e SEMAINES

Une rentrée simple en huis clos

Remarque : la pré-rentrée a eu lieu le lundi 16 septembre (**57e SEMAINE**), mais les cours ont repris officiellement la semaine suivante, le 23 septembre (**58e SEMAINE**). Nous avons reçu les emplois du temps du premier semestre — et ceux encore provisoire du second — afin de nous faire une idée de la répartition des cours. J'ai pu choisir les EC que j'allais prendre et faire mon emploi du temps. Cette rentrée nous a permis de découvrir la relève : les nouveaux M1. Parmi les présent·es, certain·es avaient assisté à nos Mastériales !

Pensée nomade : Lorsque j'imagine un Bureau des thèses à l'université, je visualise assez bien les choses se dérouler ainsi (même si ce n'est pas le cas en réalité) :
Une personne entre au département des Lettres.
« Bonjour, je souhaiterais faire un mémoire prouvant qu'*Oscar et la Dame en Rose* n'est pas un roman et parler de la déstructuration des genres. C'est bien ici ?
– Oui, entrez. »
Une autre personne arrive un peu après ; frappe et entre.
« Bonjour, c'est bien ici que l'on peut prendre des antithèses pour thèses ?
– Oui, bien sûr ! »

59-70e SEMAINES

De la novellisation à la *diarisation*, ou l'expérience du *"je"* pour éclairer Bourdieu

Bien que mon journal n'ait pas été alimenté durant cette période, mon projet de recherche a connu une transformation significative après la soutenance de juin et les lectures estivales : il est passé de la novellisation (*novel* = roman) à la *diarisation* (*diary* = journal). Désormais, il ne s'agit plus de construire une fiction illustrant la théorie de Bourdieu, mais plutôt de m'appuyer sur mon expérience estudiantine du M1 pour interroger et analyser la pertinence actuelle de ses écrits.

Ce pivot majeur a été fortement influencé par mes lectures d'été, notamment mes lectures d'Ivan Jablonka, Roland Barthes, l'entretien avec Tiphaine Rivière et les échanges stimulantes avec Monsieur Alain T. et mon directeur de mémoire. Leurs remarques, qui soulignaient l'intérêt d'une approche plus personnelle et réflexive, ont semé les graines de ce changement.

> Explications sur l'arrêt du journal : Pour des raisons pratiques et méthodologiques, j'ai choisi de consacrer le premier semestre à la rédaction du **journal de bord du stage**, afin de faciliter l'**écriture du rapport** nécessaire à la validation de l'EC 14.

Ma nouvelle approche du mémoire s'inscrit dans une démarche autothéorique ou autoethnographique. Loin d'être un simple repli narcissique sur le *"je"*, elle constitue un usage profondément réflexif de l'expérience personnelle comme un point d'entrée privilégié vers une analyse des structures sociales plus larges. À l'instar d'auteurs comme Maggie Nelson ou Didier Eribon, il s'agit d'utiliser le prisme du vécu subjectif — mes interactions, mes doutes, mes observations au sein du champ universitaire — pour dialoguer avec les concepts de Bourdieu et révéler comment ses théories résonnent encore dans le quotidien de l'étudiant actuel. C'est une tentative de rendre la sociologie non seulement accessible, mais aussi palpable, en la greffant dans le tissu même de mon parcours personnel.

✦ Célia : témoignage d'une étudiante du Master MLCC

Prénom : **Célia**

Le sujet de son mémoire : L'écriture du deuil et de la violence dans *Puisque mon cœur est mort* de Maïssa Bey

Niveau d'études : Étudiante étrangère en M1 MLCC

Nationalité : Algérienne

Statut : Elle est mariée et vit en couple. Elle est en France depuis 3 ans.

Âge : 25 ans

Comment as-tu vécu le Master ?

Je suis en Master 1 Lettres, donc pour la première année, pour le premier semestre plus précisément, j'étais un peu perdue au début. J'étais un peu stressée. Mais les trois premières séances, où il y avait les responsables du Master, Monsieur Alain T. et Madame Naomi-Chantal H.-K. d'ArTeC nous ont expliqué cette formation et comment ça se passait. Bref, qu'est-ce qu'on devait faire. Donc, c'était plus clair pour moi. Je pensais qu'on allait passer un stage ou avoir le choix de faire le mémoire, mais c'était obligatoire de faire le mémoire.

Moi, j'aurais aimé faire un stage pour ma première année de Master, déjà pour avoir une expérience dans ce domaine, puisque je n'ai jamais fait de stage dans cette formation, mis à part mes études. Donc, j'aurais aimé avoir le choix de faire un stage pour avoir un peu d'expérience.

Quel a été ton ressenti sur ce que tu as fait durant tes études et qu'est-ce que cela t'a apporté ?

Ensuite, il y avait le problème des cours. Certes, ce n'était pas un programme chargé. Ce que j'ai remarqué, c'est que dans la plupart des cours [en chuchotant, comme pour une confidence], on nous parlait que de notre mémoire et de notre sujet de mémoire. C'était ça le centre du cours. Je ne sentais pas vraiment qu'on faisait des études de lettres, mis à part le cours intitulé *"Le sujet de mémoire"*, qui était enseigné par Alain T. et Madame Naomi-Chantal H.-K. Ce cours était très bien, donc je pense que c'était suffisant pour nous orienter, pour nous aider à avancer dans notre mémoire.

Mais les autres cours parlaient que de ça aussi. Mis à part un cours que j'ai eu qui s'appelait "*Chez l'Artiste*", fait par Madame Agnès I. C'était un cours très, très, très, très intéressant. C'est là où je sentais que je faisais des études de Lettres. Bon, c'était mon ressenti,

je ne sais pas pour les autres, mais moi, j'aurais préféré avoir plus de cours où l'on nous enseignait notre formation.

Donc, pour répondre à ta question, quel est mon ressenti et ce que mes études m'ont apporté : pendant ma formation en licence de lettres, c'était très riche, les cours étaient très riches. Il y avait des rencontres littéraires avec des auteurs, il y avait des séminaires où on parlait des Lettres, de tout et de rien, c'était très intéressant. Donc, ma formation de licence en Lettres, elle était très riche. Pour la première année de Master, un peu moins. Mais bon, je pense que c'est le but, puisqu'on va se consacrer beaucoup plus à notre mémoire.

Quelles difficultés as-tu rencontrées ? Et comment les as-tu surmontées ?

Les difficultés, c'était un peu au début pour mon mémoire. Il y avait une certaine pression de la part des profs pour choisir, pour trancher plutôt, sur le sujet et pour choisir le plus tôt possible le directeur ou la directrice de notre mémoire. Heureusement, moi, au mois d'octobre, j'avais déjà choisi le sujet et j'ai eu du mal à avoir des réponses des professeurs. Et ensuite, Madame Claire C. a accepté d'encadrer mon mémoire. Elle m'a exigé de terminer l'introduction avant décembre. Donc là, c'était un peu compliqué pour moi. J'ai dû m'organiser avec ma vie privée, mon job étudiant, et mes études. J'ai dû accélérer un peu sur l'introduction, et tout. Je l'ai terminée, elle l'a validée. Et là, elle me demande de commencer les chapitres. Jusque-là, tout va bien. Donc, pour l'instant, ça va, je n'ai pas eu beaucoup de difficultés.

Comment décrirais-tu ta relation avec les professeurs ?

Alors, ma relation avec les professeurs... Ça, je le dis tout le temps, les professeurs comme moi, ils sont très gentils, ils sont incroyables, mais vraiment ! Parce que j'ai eu déjà des professeurs. Par exemple, en Algérie, tu ne peux même pas imaginer comme ils sont méchants avec nous, et ils ne nous aident vraiment pas, ils ne répondent jamais à nos mails. Mais ici, j'ai eu une très, très belle expérience avec les profs.

Ils sont à l'écoute, ils nous aident, ils répondent à nos mails, ils sont tout le temps présents avec nous. Ils nous accompagnent dans nos études, ils nous aident, ils nous ont vraiment aidés dans notre mémoire, ils essaient de faire le maximum pour diminuer le stress et pour nous aider. Donc, franchement, ma relation avec les profs, elle est très, très bien. Je n'ai eu que des belles expériences avec eux jusqu'à maintenant, depuis ma deuxième année de licence jusqu'à maintenant, il n'y a eu que du bien.

Comment décrirais-tu ta relation avec les autres étudiants de la formation ?

Alors, pour les étudiants, ils sont gentils aussi. Je n'ai jamais eu, vécu plutôt, une situation de racisme ou quoi que ce soit. Mais comme je suis un peu timide, je n'ai pas

beaucoup d'amis à la fac, j'en ai que deux ou trois. On est en contact, on se parle un peu sur les réseaux, on se parle quand on est à la fac, mais pour le reste, je n'ai pas d'amis. Voilà, à la fac. Mais globalement, ils sont gentils avec moi, et c'est peut-être que c'est moi qui suis un peu timide. Donc, je ne parle pas beaucoup avec eux, et tout. Mais, mis à part ça, quand je demande quelque chose ou un cours, ils me l'envoient, ils me le donnent. J'ai des réponses quand j'ai des questions.

Si tu as d'autres choses à dire (en dehors des questions posées) ?

Non. Voilà, j'espère que j'ai répondu à tes questions. Si tu as besoin d'autre chose, tu peux me le demander bien sûr (...). Je te souhaite une bonne journée.

Ce que je retiens : Célia, timide, sincère, dit que les profs ici sont incroyables — à cette université, elle se sent écoutée, guidée, respectée. Pourtant, son regard reste critique sur les cours trop centrés sur le mémoire. Et je me reconnais là, dans cette forme de solitude en marge du groupe, à cause d'un emploi du temps, de la langue, ou simplement d'un sentiment d'étrangeté. *Homo academicus* est une mise en tableau : derrière chaque trajectoire, il y a un habitus. Je lis chez Célia la trace d'une socialisation silencieuse, d'une culture de la réserve — pas de conflit ouvert, mais pas d'intégration non plus. Ce n'est pas qu'elle ne veut pas, c'est qu'elle ne sait pas si elle peut.

✦ Mason : témoignage d'un étudiant du Master MLCC

Prénom : **Mason**

Le sujet de son mémoire : La misère des creuseurs au Sud et à l'Est de la RD Congo dans la Généalogie d'une banalité.

Niveau d'études : Étudiant en M1 MLCC et salarié à mi-temps

Nationalité : Congolaise (Kinshasa)

Statut : Il vit en résidence étudiante à Paris.

Âge : 29 ans

L'entretien réalisé avec Mason a été fait lors de la pause déjeunée. Il s'est beaucoup confié et je pense qu'il n'est pas bon de tout dire ici. Si je devais résumer son expérience néanmoins : une première année difficile. Il a reçu peu de soutien, il tombé malade et a eu du mal à s'en remettre. Avec son travail à mi-temps et ses responsabilités à un poste à responsabilité (représentant des étudiants étrangers), son emploi du temps était sans cesse surchargé de travail. Son colocataire, ami et compagnon de peine, qui connaissait la même situation que lui, est décédé de surmenage. Cela a rendu les choses d'autant plus compliquées pour lui. Malgré tout, il est parvenu à s'accrocher avec l'aide de Dieu et le soutien inconditionnel de son directeur de mémoire.

Comment as-tu vécu le Master ?

Ma première année en France était une année de découverte, d'intégration sociale, d'adaptation au système académique français. Une année compliquée, d'un point de vue administratif. Sur le plan personnel, ma santé avait dégénéré. J'ai fini par surmonter toutes les épreuves.

Ce que je retiens : Mason parle d'un effondrement, d'un corps malade, d'un système kafkaïen. Son mémoire porte sur la misère des creuseurs au Congo. Peut-être parce qu'il sait ce que c'est que de porter, en soi, une forme de fatigue sociale. Là où Bourdieu décrit une violence symbolique, Mason vit aussi une violence physique. Et dans sa résidence universitaire, il pense entre deux mondes : l'Afrique minière et l'université parisienne. Ces mondes communiquent par lui, par sa voix. *Homo academicus* n'a pas prévu cela. Il faut ajouter des chapitres, écrire ce que Bourdieu n'a pas encore vu.

Aparté : Au vu de son histoire, j'espère pour lui qu'il ne deviendra pas un *workaholic*.

61-63e SEMAINES

Bourdieu, un défi de résilience au quotidien

Remarque : Le journal de lecture d'*Homo academicus* m'a été suggéré au cours de la deuxième année de Master en octobre par mon directeur. **1)** Je n'ai donc pas consigné mes réactions et impressions du début de la lecture — j'en suis actuellement à la page 77. **2)** J'ai eu beaucoup de mal à m'y tenir, car je lisais au compte-gouttes — une page dans les transports, une page avant de dormir, quelques pages pendant la pause déjeuner, *etc.* — et je ne parvenais pas toujours à synthétiser ce que j'avais compris où ce qui me paraissait pertinent. La pensée bourdieusienne est extrêmement dense et la lecture n'en est que plus difficile lorsque l'on n'y est pas habitué·e.

Le 15 octobre : Est-il trop tard pour changer le commentaire positif mis sur le site de la médiathèque de ma commune pour *Homo academicus* ? (J'ai omis de préciser à quel point cette lecture est longue et laborieuse ; qu'il faut faire preuve de persévérance. À ce titre, lire *Homo academicus* est un bon exercice pour tester sa résilience.) Je n'irai pas jusqu'à dire à ces lecteurs potentiels « Fuyez, pauvres fous, vous ne savez pas ce qui vous attend ! Ce livre est une torture ! » Je pense néanmoins que j'aurai dû préciser que la théorie bourdieusienne peu donner du fil à retordre : par ses formules excessivement longues et son jargon technique (« l'effet de grisaille » et « sujet empirique », p. 39 ; « particularismes » et « crédit symbolique », p. 29 ; *etc.*).

Le 30 octobre : Je me suis mis un quota de trois pages à lire par jour, ça devrait être mieux que cinq. C'est moins pénible et moins chronophage. Surtout que — je le rappelle — c'est loin d'être une lecture aisée. Il faut faire preuve d'une grande persévérance.

65e SEMAINE

Le domaine des Lettres enfin révélé : la théorie prend corps

Le 06 novembre : Enfin, ça devient intéressant. Je viens de finir la conclusion du chapitre *"Le conflit des facultés"* (très bonne conclusion, bien que le chapitre en lui-même est long et fastidieux). J'ai commencé *"Espèces de capital et formes de pouvoirs"*, la faculté des lettres et enfin mis à l'honneur. N'ayant que 2 ans d'expérience dans l'université de Lettres, je pense que je passe à côté de beaucoup de choses, mais je commence déjà plus à voir transparaître des éléments de mon quotidien.

Enfin, on rentre dans un domaine qui m'est déjà plus familier que la faculté de droit ou de médecine, avec leurs systèmes de points (cf. p. 94-100). En tout cas, je commence à prendre des notes intéressantes — même si je ne sais pas encore comment je vais les utiliser. J'ai l'impression de revoir le Bourdieu du début qui m'avait fait sourire par son analyse critique et humoristique dans les premières pages de son livre. Bien sûr, c'est un sociologue ; donc, il doit essayer d'être le plus objectif possible et ne pas émettre de jugement de valeurs dans le corps de son propos. Au moins, je parviens mieux à me projeter, à identifier les éléments analysables et à envisager la manière d'intégrer sa parole à mon mémoire.

Échanges avec des étudiantes en Master MLCC

✦ Leïla : témoignage d'une étudiante du Master MLCC

Prénom : **Leïla**
Le sujet de son mémoire : N'en n'a pas encore.
Niveau d'études : Étudiant en M1 MLCC
Nationalité : Non renseignée
Statut : Non renseignée
Âge : Non renseignée

Le ton de la conversation était léger : juste le temps d'un passage, de prendre des nouvelles, d'une brève discussion anodine en salle d'attente ou dans les couloirs. Elle avait assisté aux Mastériales que nous avions organisé en Master 1, alors qu'elle était encore en L3.

Comment as-tu vécu le Master ? Comment cela se passe-t-il pour toi ?

Les révisions des partiels se passent assez bien. Par contre, mon mémoire, c'est autre chose (lol). J'ai même pas vraiment de sujet de mémoire. Ça fait des mois que je change jusqu'à ce que mon directeur de projet en valide un, mais bon…

Demain, j'ai rendez-vous avec lui. J'espère sincèrement que c'est la bonne, cette fois. Je voulais travailler sur la nature, le COVID et la littérature. Ou bien l'écriture de l'histoire grâce aux journaux de confinement. Mais je suis consciente que je suis très, très en retard et ça me stresse énormément.

Ceci dit, je me rappelle de ton sujet de mémoire, il est vraiment intéressant. Mais ce n'était pas le même qu'en M1, si ?

Ce que je retiens : Leïla parle d'errance dans le choix du sujet. D'un avancement reporté, d'idées qui se cherchent, de mémoire qui tarde. Son récit est celui d'un flottement : celui de celles et ceux qui n'ont pas hérité des repères. Dans *Homo academicus*, l'accès au bon sujet, au bon titre, à la bonne méthode, est déjà une distinction. Pour certaines personnes, le flou méthodologique est un passage ; pour d'autres, il est un piège. Et moi, dans ces hésitations, je me revois. Le mémoire n'est pas qu'un texte, c'est une épreuve existentielle. Une manière de se demander : suis-je légitime à dire, à écrire, à prendre cette place ?

Aparté : si l'élitiste sournois existait vraiment, elle serait sûrement sa cible idéale.

✦ Harpreet : témoignage d'une étudiante du Master MLCC

Prénom : **Harpreet**

Le sujet de son mémoire : Non renseigné. NB : Elle fait un stage d'enseignement d'anglais pour « se soutenir » en France.

Niveau d'études : Étudiante étrangère

Nationalité : Indienne

Statut : Elle a son propre appartement.

Âge : 25 ans

Comment as-tu vécu le Master ?

En tant qu'étudiante en Master 1 Lettres, j'ai surtout eu des soucis de logement. J'étais dans une cohabitation intergénérationnelle avec une femme âgée de 95 ans. Elle est décédée en janvier 2025. Après, j'ai été obligée de quitter son appartement en trois semaines et je n'ai pas trouvé de logement jusqu'au dernier moment, fin janvier, chez une autre dame âgée qui habite à Argenteuil. Je pense que ces problèmes de logement sont vraiment communs au niveau des étudiants étrangers, et c'était une année difficile.

Mais j'ai beaucoup appris à la fac : cette université m'a donné l'opportunité de prendre des cours aussi bien en littérature francophone qu'en anglais, et l'histoire des droits des homosexuels et lesbiennes. J'avais accès aux ressources littéraires, pédagogiques, l'éducation que je voulais, que je n'ai pas trouvée en Inde. Donc, même si j'ai galéré pendant mes études, je suis contente d'être venue en France.

Je suis contente et satisfaite de tout ce que j'ai appris dans cette université. J'ai beaucoup participé à mes cours et j'ai amélioré mon niveau de français grâce à mes professeurs qui m'ont toujours corrigée et qui m'ont aidée. Je suis contente parce que même si j'ai eu des moments tristes ou difficiles pendant l'année, je sais que j'ai beaucoup appris. Surtout des choses qui seraient utiles dans ma vie pour être tranquille et en paix avec moi-même.

Quelles difficultés as-tu rencontrées ? Et comment les as-tu surmontées ?

J'ai eu plusieurs soucis. En premier lieu, mon problème avec le logement, ce qui a été résolu par l'association Groupe SOS Seniors Solidaires, qui m'a trouvé mes cohabitations intergénérationnelles. En deuxième lieu, j'avais des problèmes avec mon niveau de français. Beaucoup de temps, je n'ai pas compris ce que mes camarades de classe ou mes enseignants me disaient, et ça a demandé beaucoup de patience pour moi de comprendre, de faire répéter leurs phrases, de comprendre ce qu'ils étaient en train de dire.

En troisième lieu, c'était difficile de gérer mes études et mon travail, en même temps. Je trouve ça difficile, même en ce moment, parce que je travaille et je fais mes études. En quatrième lieu, je suis en recherche d'un autre emploi, et c'est difficile de postuler et de trouver des emplois en Île-de-France. Je me trouve dans une situation difficile, je ne sais pas comment je vais surmonter ce problème, surtout que je postule à tous les postes des offres d'emplois.

Comment décrirais-tu ta relation avec les professeurs ?

Avec la plupart de mes profs, j'avais des relations cordiales, gentilles, honnêtes, et ils m'ont beaucoup aidée dans mes projets. J'ai eu des soucis avec un ou deux profs, mais je ne sais pas comment décrire ces problèmes exactement. C'était au niveau de "je ne me sens pas écoutée" avec ce professeur en particulier, mais c'était un problème que je n'ai jamais résolu avec ce prof, au final. Mais la plupart de mes profs, sauf un, mes relations étaient bien cordiales.

Comment décrirais-tu ta relation avec les autres étudiants de la formation ?

Je travaille et j'ai étudié en même temps, donc je n'ai pas trouvé le temps d'être amis ou de me faire des amis avec beaucoup de mes camarades de classe. Surtout, c'est toi qui m'aide. J'avais des relations cordiales avec le reste du monde, mais après j'avais aussi des soucis avec un groupe en particulier. Je sais pas si j'ai droit de nommer ces personnes … C'était un peu avec Naim, et son groupe, (…).

Peux-tu me parler également de ta vie étudiante, en particulier :

1) Quels sont les évènements auxquels tu as assisté et/ou participé et comment tu les as vécus ?

Je n'ai pas beaucoup participé à la vie étudiante à l'université, je n'ai pas assisté à beaucoup d'événements. J'ai participé à une journée d'étude ou un séminaire, on peut dire, sur l'imaginaire de la grossesse dans l'histoire occidentale. Après, j'avais beaucoup de travail et des études à faire. Donc, je n'ai pas beaucoup participé aux événements de l'université.

2) Comment trouves-tu l'ambiance de l'université (et le confort ?)

J'aime cette université, l'ambiance est assez confortable. J'aime qu'il y ait beaucoup d'étudiants étrangers et des cultures diverses venues du monde entier dans cette université. J'aime qu'on ait des départements dédiés aux études de genre, aux études de race, aux études des cultures indigènes. J'aime bien l'université et la politique de notre université, et l'ambiance est assez confortable. Et surtout, je trouve que toutes les

personnes dans l'université essaient de s'aider les unes les autres. Donc j'aime bien cette université.

3) Est-ce propice à l'étude et pourquoi ?

Oui, je pense que cette université est très propice à l'étude parce que les professeurs donnent aux étudiants une grande liberté. Si quelqu'un travaille ou si quelqu'un a un problème de santé, il suffit d'informer les professeurs, et c'est réglé. Il n'y a pas de problème au niveau des absences pendant les cours qui se reflètent dans les notes. Mais je ne sais pas si c'est le même type de règles dans les autres universités parisiennes. Après, l'accès aux cours est facile parce que les enseignants aident aussi les étudiants qui ne parlent pas bien le français, mais qui essaient quand même. Ça, c'était mon expérience. Oui, donc, cette université, c'est bien pour les études.

4) Qu'est-ce que tu aimes dans la fac ?

Il y a des endroits que j'aime bien dans la fac. J'ai marché dans les … on peut dire, peut-être les jardins, qui sont en face de la cafétéria du CROUS. J'ai marché là-bas. J'aime les départements des études genrées et des études anglophones. J'aime aussi la petite cafétéria où on trouve des paninis. J'aime bien les paninis à cette université. J'aime aussi la bibliothèque. On a beaucoup, beaucoup de livres consacrés aux sujets qui m'intéressent, qui me fascinent. Donc, j'aime bien la bibliothèque de cette université et les gens là-bas sont gentils, ils aident beaucoup, oui.

Ce que je retiens : Harpreet, étudiante étrangère venue d'Inde, raconte la précarité résidentielle comme toile de fond de son année universitaire. Elle parle d'une femme âgée, d'un décès, de trois semaines pour déménager. On touche ici aux limites très concrètes du capital social. Si, comme le disait Bourdieu, la réussite universitaire est liée à des ressources incorporées, que faire quand celles-ci sont obsolètes, inaccessibles ou simplement absentes ? Son parcours évoque la condition d'une étrangère dans le champ : chaque geste devient apprentissage ; chaque difficulté, une preuve à surmonter. Et pourtant, elle dit : je suis satisfaite. Il y a dans cette affirmation une force que le sociologue doit entendre.

Chapitre 5 : Un mémoire parsemé d'embûches

71-73e SEMAINES : Vacances d'hiver et intersemestre

Ce fut reposant. Pas de cours intensifs. J'ai pu avancer sur la lecture d'*Homo academicus*. À ce rythme, je l'aurai bientôt terminé. Ceci dit, j'ai eu, en début janvier, un cours qui n'avait pas pu se faire pour cause de blocus, et qui a été rattrapé, lors de la 73e semaine, en distanciel ; il s'intitule *''Sociologie des valeurs et de la culture''*, c'est mon EC libre. Le seul autre cours auquel j'ai assisté durant l'intersemestre était une séance de restitution, sur la thématique *''Écrire avec les institutions''*, qui faisait office de bilan et prenait la forme d'une exposition des travaux réalisés.

74e SEMAINE

Naviguer dans les biais : mon expérience, le mémoire et la pensée de Bourdieu

Mémoire et souvenirs

Cette semaine, je me sens un peu comme une archéologue de ma propre mémoire. J'ai l'impression d'avoir beaucoup de souvenirs biaisés. Quand j'en parle avec mes frères et ma sœur, on n'a pas toujours la même version et il faut recoller les morceaux jusqu'à retrouver le souvenir le plus fidèle possible à l'original (bien qu'imparfait). C'est probablement la voix de mon subconscient qui parle, celui qui stocke les expériences passées, mais qui, en même temps, reconnaît l'imperfection de cette mémoire. Mes souvenirs ne sont pas des faits bruts, mais des reconstructions, filtrées par mes émotions et mes interprétations.

C'est cette même sensation que je retrouve face à l'écriture de mon mémoire. J'ai mon plan, mes idées, mes points à explorer, mais je bute sur la manière de les formuler et de les mettre en relation. C'est comme avoir mille pièces de puzzle et savoir à quoi doit ressembler l'image finale, mais ne pas trouver les bonnes jointures. C'est épuisant.

> Dérivation : Cette connaissance devient sans cesse souvenir. Je me questionne sur cette proximité et cette distance avec ces souvenirs ; que ce soit ceux qui sont immédiatement accessibles — comme le souvenir de ce que j'ai fait ce matin — ou ceux qui influencent mes pensées et mes comportements sans être toujours accessibles volontairement — ceux qui sont enfouis en moi. Connaissance ⇨ souvenir ⇨ influence l'être : la connaissance devenue souvenir perd en exactitude, mais garde une influence sur moi. La question est comment évaluer ma proximité ou ma distance avec cette connaissance-souvenir ?

Bourdieu et l'objectivité

C'est là que la pensée de Bourdieu résonne, en particulier avec la problématique de la proximité et de la distance dans la connaissance. Il souligne que « l'excès de proximité », le fait de trop s'identifier à l'objet étudié, comme « l'excès de distance », celui de se couper de ce que l'on cherche à comprendre, constituent des « obstacle[s] à la connaissance scientifique » (*Homo academicus*, p. 11).

C'est exactement mon combat : c'est dur d'être vraiment objectif. Mon mémoire porte sur mon expérience du Master, sur ce vécu universitaire. Comment ne pas être trop impliquée émotionnellement quand il s'agit de ma propre vie, de mes frustrations, de mes fiertés ? Si je suis trop proche, mon analyse risque d'être un simple exutoire personnel, une suite de plaintes ou d'éloges, sans la distance critique nécessaire. Mon envie de voir mes efforts reconnus dans ce processus de recherche, tant de mes pairs que de mes professeurs, pourrait aussi m'inciter à plaire ou justifier mes choix, ce qui biaiserait l'objectivité.

À l'inverse, si je prends trop de distance — si j'essaie de me présenter comme un observateur froid et détaché —, je risque de perdre la richesse de l'expérience vécue, les nuances que seule ma mémoire — qui a enregistré les détails de cette expérience — peut fournir. Je risquerais de tomber dans une abstraction stérile, de surplomber mon sujet sans le comprendre de l'intérieur. Mes pensées en arborescence m'entraîneraient alors dans des théories déconnectées du terrain.

Bref, me distancer de l'objet de ma recherche, c'est prendre le risque de créer un enchevêtrement de pensées, d'anecdotes, de connaissances théoriques et de passer sur l'essentiel. À l'image du cartographe qui, obnubilé par la perfection de sa carte, en oublierait le terrain réel et ses aspérités.

Bourdieu parle de « la difficulté d'instaurer cette relation de proximité rompue et restaurée qui, au prix d'un long travail sur l'objet mais aussi sur le sujet de la recherche, permet d'intégrer tout ce qu'on ne peut savoir que si l'on en est et tout ce qu'on ne peut ou ne veut pas savoir parce qu'on en est ». Ce « long travail sur l'objet mais aussi sur le sujet de la recherche », c'est ce journal. C'est l'effort conscient de me mettre en scène, de documenter mes pensées, mes doutes, mes victoires, pour ensuite essayer de les analyser.

C'est une tentative raisonnée de structurer ce que je ressens et ce que ma mémoire a enregistré. C'est une danse constante entre l'immersion — ce « qu'on ne peut savoir que si l'on en est » — et la distanciation — ce « qu'on ne peut ou ne veut pas savoir parce qu'on en est ». C'est reconnaître mes angles morts, mes biais inhérents à ma position d'étudiante en Master de Création critique.

La construction de l'objet de recherche et l'objectivation

Ce point est le prolongement naturel du précédent. Bourdieu affirme que le chercheur doit travailler sur lui-même pour parvenir à objectiver son objet d'étude, c'est-à-dire mettre en lumière ce qui est commun tout en laissant de côté ses biais personnels, tous ces « présupposés partagés par tout un groupe » (*Homo academicus*, p. 29, note de bas de page n°18). Mon expérience, notamment lors de mes remises en question après mes rendez-vous avec mon directeur ou en constatant les écarts entre mes attentes et la réalité, reflète cette même nécessité de prendre du recul pour mieux se comprendre et comprendre le champ universitaire.

Quand je suis sortie d'un rendez-vous durant lequel mes idées ont été rejetées, ma première réaction a été la déception, voire la frustration. J'ai pu ressentir que mon projet n'était pas compris, que mes valeurs — ce que je voulais exprimer — n'étaient pas perçues. *Mais ensuite, ma raison se met en marche.* Il y a un processus de reconstruction de la pensée, de questionnement : pourquoi cette réaction ? Qu'est-ce que je n'ai pas vu ? Qu'est-ce qui était biaisé dans ma propre formulation ou mon interprétation ? C'est le moment où je tente de nettoyer mon analyse de mes émotions brutes pour voir ce qui est universel, ce qui est commun dans l'expérience universitaire, au-delà de ma seule perception.

Remettre en question **ses propres pratiques** n'est pas chose aisée ; tout comme se détacher de ses présupposés n'est pas évident dans un champ — celui de l'université — qui connaît des luttes internes tout aussi fortes.

À la page 29, Bourdieu décortique la « stratégie sociale visant à discréditer la hiérarchie nationale des célébrités en lui reprochant d'être purement française (...) et à opposer à cette hiérarchie (...) une hiérarchie supposée scientifique, parce qu'internationale, c'est-à-dire américaine ». Moi qui **recherche la nouveauté**, les pistes et les références récentes, je sais que la tentation d'aller chercher ailleurs, notamment dans le monde anglo-saxon (américain en particulier), est très forte. On nous pousse à **lire des articles en anglais**, à citer des auteurs étrangers, à s'ouvrir à l'international. C'est présenté comme une évidence, un **gage de sérieux**. Et en le faisant, sans se poser de question sur cette « stratégie sociale » sous-jacente, on contribue à la reproduction de ce jugement de valeur. En quoi ne citer que des auteurs francophones serait-il moins appréciable ?

Bourdieu a connu des détracteurs — des personnes qui n'étaient pas d'accord avec lui et le contestaient de manière plus ou moins virulente. Bourdieu parle des « procédés polémiques les plus caractéristiques des luttes au sein du champ intellectuel », ces « stratégies de diffamation visant à entamer le crédit symbolique des concurrents » par « insinuations plus ou moins calomnieuses qui ne supporteraient pas, le plus souvent, d'être complètement explicites ».

Je sais que Raymond Boudon, par exemple, avait une approche très différente de celle de Bourdieu — il mettait l'accent sur les choix individuels et les effets pervers des décisions sociales. Or, si Bourdieu a été élu professeur au Collège de France en 1981, Boudon n'y a jamais occupé de chaire.

RÉTROSPECTIVE :

(Il s'agit de la Ketsia du 10 juin de cette année qui revient sur les événements de janvier)

Ces « procédés polémiques » désignent des **tactiques de diffamation** ou de **dévalorisation** qui ne sont pas toujours directes. À la place d'attaques frontales et argumentées, Bourdieu parle d'**« insinuations plus ou moins calomnieuses »**. Autrement dit, les critiques ne sont pas toujours ouvertement exprimées et explicites. Au contraire, elles se manifestent par des sous-entendus, des non-dits, des façons de présenter les idées adverses en minant leur crédibilité.

Ce qui « rejoint un des procédés classiques de la polémique universitaire qui ne désigne les adversaires que par des allusions, des insinuations ou des sous-entendus compris seulement des détenteurs du code, c'est à-dire, en plus d'un cas, des seuls adversaires visés » (*Homo academicus*, p. 39). C'est une forme de **guerre d'influence** où la réputation et le prestige sont les enjeux principaux.

L'exemple de Raymond Boudon et Pierre Bourdieu est particulièrement intéressant, car ces sociologues avaient des approches théoriques totalement opposées. Pour illustrer :

Pour **Pierre Bourdieu**, l'équipe et le terrain priment sur le joueur. C'est ce qu'il appelle le « déterminisme social ».

- **Le terrain (le « champ social ») :** Bourdieu dit que la société est divisée en plusieurs « terrains de jeu » (qu'il appelle des **champs**). Il y a le champ de l'école (l'université), le champ politique, le champ artistique... Chaque terrain a ses propres règles, ses propres enjeux et ses propres ballons à gagner (des **capitaux** : argent, diplômes, relations, culture...).
- **L'équipe (l'« habitus ») :** selon Bourdieu, notre **famille, notre éducation et notre environnement social** (notre quartier, notre école, *etc.*) nous donnent une certaine manière d'être, de penser, de parler, de nous comporter. C'est comme si l'on nous entraînait depuis tout petit à jouer d'une certaine façon. Il appelle ça l'**habitus**. Cet habitus nous prédispose à réussir ou non sur certains terrains. Par exemple, je grandis dans une famille de professeurs, j'aurai un habitus scolaire qui me donnera plus de facilités à l'université que quelqu'un qui n'a pas eu cette socialisation.
- **Le joueur :** pour Bourdieu, le joueur (l'individu) n'est pas entièrement libre de faire ce qu'il veut. Ses actions sont influencées par son habitus et par les règles du champ dans lequel il est. C'est comme si l'équipe et l'entraînement déterminaient en grande partie comment le

joueur jouera. On dit que c'est une vision plutôt **déterministe** : c'est la société (autrement dit, le « tout ») qui façonne et influence les individus (les « parties »).

→ On peut notamment retrouver des explications sur ce qu'est le « déterminsime social » et des exemples associés dans *Les Méditations pascaliennes* et *La Misère du monde* de Bourdieu.

Pour **Raymond Boudon**, c'est le joueur qui décide. Et ce, même avec des règles et des effets non désirés, dits pervers. C'est ce qu'il appelle l'« individualisme méthodologique ». Selon lui, l'essentiel, c'est le **joueur individuel** et ses **choix**.

- **Le joueur :** Boudon estime que chaque joueur (individu) prend des **décisions logiques et rationnelles** en fonction de ce qu'il veut et de ce qu'il perçoit comme le meilleur pour lui. Même si les règles du jeu existent (la société), ce sont les choix de chaque joueur qui, mis bout à bout, créent le match.
- **Les effets pervers :** il arrive parfois que lorsque tous les joueurs prennent des décisions individuelles, le résultat final du match n'est pas celui voulu collectivement. Ce sont des **effets inattendus, non désirés**. Exemple : si tous les ingénieurs veulent un diplôme spécialisé, notamment en Génie civil, pour avoir un bon travail, mais qu'il y en a trop avec ce diplôme, sa valeur diminue sur le marché du travail. Ce n'était pas l'intention des individus d'obtenir ce résultat, mais cette finalité découle de leurs choix personnels combinés.
- **L'individualisme méthodologique :** afin de comprendre un phénomène social (exemple : pourquoi les inégalités existent ?), il faut toujours partir des **actions, des motivations et des choix des individus**. Il est impossible de mettre entièrement la faute sur le dos de la société. Il faut comprendre pourquoi les personnes agissent ainsi. Il ne s'agit pas d'une vision déterministe, mais d'une vision **individualiste**.

→ On peut notamment retrouver des explications sur ce qu'est l'« individualisme méthodologique » et des exemples associés dans *La logique du social : introduction à l'analyse sociologique* ainsi que dans l'ouvrage *Effet pervers et ordre social*.

Ainsi, le fait que Bourdieu ait été élu au prestigieux Collège de France, contrairement à Boudon, peut s'expliquer ainsi : ce n'est pas seulement la "meilleure" théorie qui l'emporte, mais aussi celle qui parvient à s'imposer dans le champ à travers ces dynamiques de reconnaissance et de relégation. C'est le résultat d'une lutte symbolique. L'élection au Collège de France est un « indicateu[r] de statut scientifique » (*Homo academicus*, p. 33) qui montre la victoire de Bourdieu dans la lutte pour le « crédit symbolique » (p. 29) au sein de l'*intelligentsia* française.

Dialogues avec des étudiant.e.s en Lettres

✦ Djamila : témoignage d'une étudiante du Master MLCC

Prénom : **Djamila**

Le sujet de son mémoire : La condition et la quête d'émancipation des femmes dans *La Femme gelée* d'Annie Ernaux

Niveau d'études : Master 2 Création critique

Nationalité : Nigérienne

Statut : Étudiante, avec des parents retraités, vivant seule.

Âge : 23 ans

Comment as-tu vécu la première et/ou deuxième année de Master Lettres en recherche ?

Franchement, mes deux années de Master ont été super dures. Ce n'est pas un parcours que j'aimais vraiment, je m'y suis retrouvée un peu malgré moi. Le M1, c'était l'enfer... je n'avais jamais fait de mémoire, je n'étais pas assez préparée, et j'ai galéré. Mais, avec le temps, j'ai tenu bon. Et maintenant, je vois mon mémoire comme une façon de reprendre le contrôle et de donner un peu de sens à tout ça.

Je te dirais franchement que j'ai vécu ce Master très difficilement, je l'ai pris comme un vrai défi. Bah, comme je l'avais dit, ce n'était pas ce que je voulais faire. Donc, je me suis retrouvée là-dedans pas par choix. Je n'avais pas le choix. Donc voilà, j'ai attaché ma ceinture, j'ai essayé de m'en sortir. Et voilà, je suis à la fin. Je finis bientôt.

Quel a été ton ressenti sur ce que tu as fait durant tes études et qu'est-ce que cela t'a apporté ?

Au début, franchement, j'avais du mal, j'avais du mal, j'étais... je partais dans tous les sens. Mais avec du recul, je pense que ça m'a permis de m'en sortir et peut-être de me dépasser un tout petit peu. Bon, je n'étais pas du tout passionnée par tous les cours, mais j'ai appris à m'accrocher, à être plus ou moins autonome et à savoir me réaliser. Voilà.

Quelles difficultés as-tu rencontrées ? Et comment les as-tu surmontées ?

Honnêtement, ma plus grosse difficulté, c'était le M1, et c'était le mémoire. Je n'avais jamais fait de mémoire et je n'avais pas suffisamment de suivi. Donc, je ne m'étais pas assez préparée. Je me suis sentie seule et dépassée, mais bon, j'ai tenu. J'ai demandé de l'aide là où je pouvais et, au final, j'ai fini par avancer petit à petit. Je pourrai soutenir en septembre.

Comment décrirais-tu ta relation avec les professeurs ?

Ma relation avec les professeurs, de base, je ne sais pas, je me connecte... mais je ne suis pas quelqu'un qui aime beaucoup trop parler, voilà. C'était assez distant. Certains étaient à l'écoute comme Alain T. et Madame Florence U., franchement les meilleurs, je dirais. Et, ah oui, et celle qui nous a fait la méthodo [elle parle de Madame Sophie A-O.]. Elle aussi, je l'aimais bien, voilà.

Comment décrirais-tu ta relation avec les autres étudiants de la formation ?

Pour les autres étudiants de la formation, je dirais que globalement la relation est bonne. Il y a eu pas mal de soutien, que ce soit en M1 ou en M2, voilà. Et bah, il y a ma camarade de motivation, de travail, toi, et voilà. Je me dis que franchement, avoir échangé avec toi, parler avec toi, bouger avec toi, ça m'a beaucoup aidé. Donc, ma relation avec les autres étudiants de la formation, je dirais qu'elle est bonne.

Et pour [la dernière question], je dirais que ça a été bien. Bien qu'au début, ça n'a pas été du tout facile, mais ça va. Malgré toutes les galères, je suis quand même fière de moi. J'ai pu valider mon Master 1. Et là, je suis en train de finir le M2. Je me dis que je suis fière, parce que je suis quand même restée et j'ai été jusqu'au bout. Donc, le parcours de Lettres finira bientôt. Je ne voulais pas [le faire], mais je suis quand même arrivée au bout, à la fin. Donc je dirais que j'ai réussi.

Ce que je retiens : Djamila a appris, seule, à se battre contre le découragement. Elle me touche particulièrement : « je m'y suis retrouvée un peu malgré moi (...) mais je me suis attachée à m'en sortir ». Je retrouve la moi du début, celle qui malgré ses lettres de motivation envoyées en rafale aux différents Masters de Création littéraire, s'était retrouvée ici ; dans un Master servant à *« désengorger »*, selon les mots d'Alain T., le Master de Création littéraire de l'université. Son récit parle d'une persévérance discrète, d'un corps qui se lève chaque matin pour être à la hauteur, malgré le doute, malgré la fatigue — une histoire qui entre en résonance avec celle de Mason. Elle n'avait pas fait de mémoire avant cette année — comme Hélène. Elle aussi a dû deviner ce qu'on attendait d'elle — comme Leïla ou moi, en début de M1, avec mon projet *Alexandre et Fatima*. Pression exercée par l'université : exiger sans nommer. *Homo academicus* est là : dans l'injonction silencieuse à savoir ce qu'est un bon mémoire, une bonne posture, une bonne distance.

✦ Lucas : témoignage d'un étudiant du Master MLCC

Prénom : **Lucas**

Le sujet de son mémoire : Les livres et leur terraformation

Niveau d'études : Master 2 Création critique

Nationalité : Française

Statut : Étudiant, en couple (ancien juriste).

Âge : 36 ans

Comment as-tu vécu ce Master ?

Assez différemment de mon premier Master en droit, il y a plus de dix ans. Cette fois-ci, c'était beaucoup plus studieux, mais en même temps beaucoup moins exigeant et stressant que le droit. C'était aussi beaucoup plus tranquille et solitaire. J'ai passé assez peu de temps à la fac, et aucun avec mes camarades en dehors des cours. Globalement, ce fut une expérience agréable.

Quel a été ton ressenti sur ce que tu as fait durant tes études et qu'est-ce que cela t'a apporté ?

J'ai été un peu déçu par la qualité très inégale des séminaires. Ce qui se faisait d'autant plus ressentir qu'ils étaient peu nombreux. J'ai également noté un manque global de suivi et de cohésion au sein de la promotion et avec l'équipe enseignante. J'ai néanmoins de bons rapports avec mon directeur de recherche, Alain T., et j'ai pu faire plusieurs rencontres avec des chercheurs et professionnels que j'estime. C'est surtout en dehors des séminaires que j'ai pu développer certains des aspects de recherche et d'échange que j'espérais pouvoir épanouir durant ces années.

3) Quelles difficultés as-tu rencontrées ? Et comment les as-tu surmontées ?

Pas de difficulté particulière.

4) Comment décrirais-tu ta relation avec les professeurs ?

Très bonne.

5) Comment décrirais-tu ta relation avec les autres étudiants de la formation ?

Distante mais très sympathique.

6) Si tu as d'autres choses à dire (en dehors des questions posées) ?

Rien à ajouter.

Ce que je retiens : Lucas, lui, pose une autre question : et si les livres n'étaient pas seulement des idées ? Et si la matérialité même des objets culturels, papier, encre, logistique, devenait le terrain d'enquête ? Il déplace le regard. Il montre que l'objet universitaire est aussi un objet de consommation, de tri, de prestige. Son expérience du Master est marquée par la solitude, mais aussi par une autonomie intellectuelle rare. Lucas incarne cette figure du chercheur en dehors, qui résonne avec Bourdieu lorsqu'il analyse les hiérarchies internes aux disciplines. *Homo academicus* parle peu du poids écologique du savoir — mais Lucas, lui, l'inscrit dans ses marges.

Parmi tous les étudiants avec qui j'ai pu échanger, Lucas est probablement celui qui réunit le plus de capitaux. Son passé de juriste suggère un capital économique certain. Quant à son *hexis corporelle* (cf. Bourdieu) — sa manière de se tenir droit, de parler droit dans les yeux, de chercher rarement ses mots et d'afficher un vocabulaire aussi riche que varié — j'en déduis qu'il possède un capital culturel développé. Concernant son capital social, je n'ai pas assez d'informations pour tirer une conclusion définitive, mais je peux supposer qu'il en possède probablement autant — si ce n'est plus — qu'Hélène ou moi.

Aparté : Lucas, parmi toutes les figures nommées en introduction (le pédant ennuyeux, le workaholic, *etc.*) se rapproche le plus de ce que j'imaginais être un ermite rêveur.

Remarque : Jusqu'à la 75e semaine inclus, mon journal est resté en suspens. L'envie d'y consigner mes avancées sur le mémoire et ma vie étudiante s'était estompée. Mon intention première était de remanier le journal de M1 et d'achever la diarisation d'*Homo Academicus* avec cette production. Mais la réalité s'est imposée à moi, un peu tardivement, au début du second semestre : l'œuvre de Bourdieu a trouvé un écho puissant dans mon vécu de M2, notamment à travers les divers témoignages étudiants collectés cette année et dispersés aux différents endroits du journal. Cette prise de conscience m'a poussée à reprendre la plume en février.

76e SEMAINE

Le Mirage de la réputation : apparaître plutôt qu'être dans le champ académique

J'ai travaillé d'arrache-pied sur la construction d'un nouveau plan de mémoire (incluant la *diarisation*). Après avoir envoyé mon plan à mon directeur, je me suis un peu relâchée, me contentant de relire quelques citations déjà extraites afin de voir lesquelles je pourrais utiliser dans mon mémoire critique et/ou mon journal. Une note, en particulier, m'a frappée à la relecture.

Dans la note de bas n°7 de la page 104 d'*Homo Academicus*, on lit :

> « 7. Parmi les facteurs d'incertitude tant pour l'inclusion dans la population étudiée que pour la détermination de la position dans le champ, un des plus importants est l'inégale richesse des informations possédées selon la qualité des sources : ceux qui sont connus par sept ou huit sources différentes risquent, toutes choses égales d'ailleurs, d'apparaître comme dotés de plus de propriétés que ceux qui ne sont connus que par le *Who's who* et des sources complémentaires de moindre qualité. (...) »

Une note de bas de page. Une simple note de bas de page. Et pourtant… Bourdieu y dit l'essentiel : une fois le travail d'un chercheur mis à plat, rédigé et mis à disposition d'un public, que devient-il (tant le chercheur que son texte) ? Au final, ce n'est pas ce que vous êtes qui compte, mais la façon dont vous êtes répertorié — mieux encore : comment vous êtes perçu.

Il y a, dans ses mots, une vérité à la fois cinglante et désarmante : ceux dont nous parlons le plus ont plus d'existence que ceux dont l'on ne parle pas. Plus ils apparaissent dans les sources — prestigieuses, multiples, croisées — plus on leur attribue de qualités, de compétences, de

propriétés. À l'inverse, ceux qu'on trouve difficilement — ceux qui existent discrètement, dans un coin de revue, dans une entrée maigre du *Who's Who* — semblent n'avoir que peu à offrir.

C'est le paradoxe que soulève Bourdieu avec sa lucidité habituelle : deux individus également brillants, également compétents, également « tout », seront perçus différemment selon le bruit social qu'ils produisent ou, plus justement, qu'on produit à leur sujet.

La visibilité académique est donc moins une reconnaissance du mérite qu'un jeu de présences stratégiques dans les bons circuits d'informations. Ce que l'on croit être de la "compétence", n'est souvent qu'une lumière bien orientée. Le prestige d'un nom, ce serait donc surtout sa capacité à s'inscrire dans les bons lieux, les bons cercles, les bons échos.

Et cette logique ne vaut pas que pour les chercheurs ou les professeurs. Elle vaut aussi, sans doute, pour nous, étudiants, aspirants chercheurs, petites présences dans de vastes bibliothèques. Qui parlera de nous ? Où figurons-nous ? Quels échos notre travail, notre nom, notre mémoire auront-ils ? Serons-nous ceux que l'on cite, ou ceux que l'on oublie ?

Être ou apparaître. La question n'est plus seulement philosophique ; elle est aussi sociologique. Et c'est ce que Bourdieu nous force à voir : la reconnaissance est un réseau, un dispositif, une construction, et parfois une illusion.

Je clos cette semaine avec un drôle de goût en bouche. Pas amer. Mais… lucide.

77-79e SEMAINES

Le Journal comme matrice vivante

J'ai retrouvé mon directeur de mémoire ce lundi — une rencontre stimulante, comme à chaque fois. Une phrase me reste en tête : *« Ce journal, il faut que vous le présentiez clairement. »* C'est vrai, je n'ai pas encore dit *pourquoi* j'écris, *comment* je m'interroge au fil des jours, ni *ce qu'on y trouvera* en parcourant ce journal-mémoire. Il faut un fil rouge. Ou plutôt, une constellation de fils — observations, digressions, anecdotes — tissés ensemble dans la perspective *d'**Homo academicus***. Ce fil conducteur n'est pas une thèse ; il est mouvant, instable, comme le regard d'une étudiante-chercheuse qui se constitue lentement, à force d'observations quotidiennes.

Mon directeur m'a rappelé que le journal ne doit pas devenir un espace d'**imposition de sens**, mais un lieu où l'on interroge sans tout contrôler. J'ai noté à la volée — *« pas un journal à thèse ! »* — et cela m'a fait du bien. Ne pas faire dire au texte ce qu'il ne veut pas encore dire, laisser la parole

à l'incertitude, à la subjectivité située. Et surtout, *anonymiser*. Se libérer de la peur de trop dire, de mal dire. Retrouver un sentiment de liberté.

Cette discussion m'a aussi poussée à réfléchir à la **présence de l'IA** dans mon journal. L'intelligence artificielle, ce drôle de compagnon de recherche, ce double ambigu, à la fois assistant et miroir de mes propres limites. Quand je lui pose une question, elle me répond sans émotion, sans contexte, et je dois ensuite interpréter, trier, déconstruire. Mon directeur me dit : *« Voilà ce que propose l'IA ; voilà comment une étudiante produit de la connaissance. »* Ce n'est pas une relation de domination, mais une influence réciproque, mouvante. L'IA ne doit pas dicter, ni mon texte critique, ni ma création. Sinon, le lien devient trop fort, trop rigide. Et je perds la main.

Malheureusement, je me sens trop peu à l'aise avec le sujet pour me lancer dans une critique de l'IA ou de mon utilisation de cet outil. Un outil que j'ai utilisé pour reformuler des phrases, rendre plus digestes la matière brute, initiale, de mon journal, mais également pour m'aider à trouver des synonymes/antonymes, des fautes d'orthographe, de conjugaison, de syntaxe, de grammaire, *etc.*

Autre remarque précieuse : ne pas chercher à tout rendre *objectif*. Ce mot, trop chargé, trop souvent imposé. Il faut peut-être le rayer du projet. Dans notre pratique, nous avançons souvent sans savoir ce que nous cherchons. La problématisation précède l'objectif. Elle en est la matrice. Mon journal n'est pas là pour produire des réponses, mais pour accueillir des questionnements, des hésitations, des tensions. En ce sens, il est pleinement **délibératif** — dans le sens que Barthes donnait au genre du journal, à mi-chemin entre l'épidictique (éloge/blâme), le judiciaire (le passé) et le **délibératif** (que faire ? que penser ?).

Ce journal devient donc le lieu d'un double mouvement : à la fois **récit de recherche** et **expérience sensible** de ma condition d'étudiante dans l'université. C'est cela, le fil directeur. Pas une thèse, pas un axe figé, mais un itinéraire : celui de celle qui s'interroge en écrivant.

Quelques outils ont émergé cette semaine pour m'aider à avancer :

1. **Google Lens**, qui me permet de copier-coller des extraits de livres pour les mettre dans un Google Docs depuis une photo — gain de temps, et surtout, plus de fluidité dans le travail.

2. **Lecture audio des PDF** via Microsoft Edge — entendre les textes lus m'aide à en percevoir d'autres dimensions, plus rythmiques, plus intimes.

Enfin, cette semaine a aussi été marquée par une réflexion méthodologique. Si le journal devient une **partie constituante** du mémoire, alors la structure doit être repensée. Pourquoi ne pas commencer par une **grande introduction théorique**, poser mes cadres de lecture, mes inspirations (Bourdieu, Barthes, Peretz...), puis intégrer, à des endroits stratégiques, des fragments

du journal qui incarnent ou interrogent ces notions ? Comme un tissage entre la théorie et le vécu. Mon directeur m'a dit : *« Ce passage sur la phrase dans les toilettes, je l'ai trouvé très beau. »* Peut-être parce qu'il dit quelque chose, justement, de cette confrontation constante entre l'institution et l'individu, entre la machine universitaire et le souffle d'une voix singulière.

Je ne sais pas encore exactement où cela va me mener. Mais je sais une chose : ce journal est le cœur battant de mon mémoire.

80-82e SEMAINES

Le Goût de l'urgence et la promesse des réjouissances

La fin des vacances a un goût fade d'urgence contenue. Mardi, j'ai écrit à Madame Marguerite W., la secrétaire de notre UFR, avec qui nos échanges, depuis quelques mois, tiennent plus de la correspondance complice que de la formalité administrative. Une façon de rompre la solitude, peut-être. Je lui ai confié, mi-sérieuse mi-rieuse, que j'essayais de me remotiver pour le mémoire — cet animal étrange que je dois apprivoiser, malgré mes blocages.

J'ai ressorti une vieille diapo de M1, accrochée désormais en fond d'écran comme un gri-gri numérique. (Une diapositive, tirée de ma soutenance de M1, sur les solutions trouvées pour dépasser les problèmes rencontrer durant la conception du mémoire.) Je lui ai parlé de cette page de garde enfin terminée (et de ces remerciements que j'écris toujours trop tôt, pour me convaincre qu'il y aura bien une fin), et de mon plan d'attaque : un découpage stratégique du chapitre à rendre, étalé sur une semaine, comme une montée en régime avant la bataille.

Réponse de Madame Marguerite W, douce et solidaire : pas de remède contre la procrastination, hélas, mais un sourire dans le ton, et cette phrase qui a fait mouche : *"Ce n'est que pour un temps. Ensuite viendra celui des réjouissances."* Elle croit en ma ténacité comme on croit en une promesse déjà tenue. Cela m'a fait du bien. Ce jour-là, j'ai bien avancé le point 1 de mon plan. L'élan était là, fragile, mais réel.

Mercredi, j'ai préparé la séance de tutorat en français — que je fais en guise de stage, au Collège Dora Maar — pour le lendemain ; le quotidien universitaire toujours là, comme un fil rouge, entre deux respirations plus intimes. Pas le temps de tergiverser, alors j'ai tracé, même si la concentration restait fébrile. Du côté créa, je tiens quelque chose. Du côté critique, c'est une autre paire de manches — et pourtant, c'est bien cette partie qu'il faut rendre...

Alors j'ai tout réorganisé. Un plan d'attaque clair : je fais le 1) aujourd'hui, le 2) mercredi et jeudi, le 3) vendredi et dimanche, le 4) à commencer le lundi suivant. Une mini deadline dès jeudi pour maintenir l'illusion d'une urgence productive. Des micro-objectifs pour préserver mon énergie. Et une foi en l'autodiscipline, quitte à avancer mes réveils. Mardi, le 1) a été fait — et ça, c'est déjà une victoire.

Puis le temps a filé, comme il sait si bien le faire, et nous voilà déjà lundi 10 mars. Changement de ton : j'ai pris du retard sur mon programme, évidemment. Toujours bloquée sur le 1), même si j'ai déjà pas mal avancé sur le 2). Il faut dire, le 2) est un vrai nid à idées. Mon plan ressemble à un jeu de poupées russes : un grand I, avec un grand A contenant un 1) et un 2), suivi d'un grand B structuré pareil, et un C qui plane encore sans sous-parties. Pour l'instant, je suis seulement au 2) du grand A. D'après mon planning initial, j'aurais dû boucler le grand B hier… *rire fatigué*.

Mais j'ai progressé !

Minuit treize. J'écris en cachette du sommeil qui m'attend depuis deux heures. J'ai pris du retard sur mon programme initial — pas une surprise, mais un constat. Pourtant, j'ai bien avancé : le grand A de mon plan est terminé. J'aurais dû être en train de finir le grand B, mais j'essaie de ne pas trop m'autoflageller. Il y avait beaucoup à dire, à structurer. Beaucoup à porter, aussi. Alors j'essaie d'être indulgente avec moi-même, entre deux prises de conscience nocturnes.

Ce même jour, à 11h52, j'ai enfin bouclé ce fameux grand A. Petite victoire. Pause méritée. Il était bientôt midi — même les guerrières de la rédaction ont besoin de croûtons dans leur soupe. J'étais à la fois soulagée et inquiète de tout ce qui restait à faire.

Dans ma boîte mail, une autre convocation de la pensée : une proposition de discussion collective sur le travail à l'université. Les doctorant·es du laboratoire Fablitt nous invitent, nous les étudiant·es, à partager nos expériences, nos analyses, nos colères peut-être. Rendez-vous le 22 avril. Et, pour qui le peut, une première rencontre le 1er avril, dans une salle de la Maison de la Recherche. (Vais-je y aller ? — j'oscille entre mes deux versions : celle qui planifie beaucoup et celle qui dort encore quand le réveil sonne.) Cette volonté de penser ensemble — les rapports de pouvoir, les modalités d'évaluation, la pédagogie — me parle. Elle résonne. Peut-être que j'irai.

Enfin, cette semaine a été marquée par une lecture lente et dense : une phrase d'*Homo academicus* de Bourdieu. Une phrase comme une excavation, un tunnel vers les logiques invisibles qui structurent l'université. Il y est question de reproduction sociale, mais surtout de mimétisme

inconscient : des enseignants qui recrutent à leur image, selon leur propre trajectoire, dans une boucle presque organique. Le plus troublant, c'est que ce mimétisme n'est pas volontaire. Il est incorporé. Intériorisé. Et l'université, tout en affichant des promesses de changement, reste prisonnière de ses propres habitus.

J'ai eu l'impression que cette partie était partiellement obsolète puisqu'elle concernait les assistants ; or, j'ai l'impression que cela n'existe plus — enfin, je n'ai pas croisé d'assistant durant mes deux années de Master. La citation de Bourdieu se trouve à la page 183 d'*Homo academicus* :

> « (...) ils tendent inconsciemment à reproduire, dans une tout autre conjoncture, le modèle de leur propre carrière : il est remarquable qu'une forte proportion des assistants entre dans les facultés à l'âge où, vingt ans plus tôt, les professeurs responsables de leur recrutement y accédaient, après avoir passé également dix à quinze années dans un lycée, mais avec un grade plus élevé, celui de maître de conférence[s] le plus souvent ».

L'université, tout en changeant, conserve. Elle recycle ses propres figures. Sous prétexte d'ouverture ou de renouvellement, elle perpétue souvent les hiérarchies d'hier. C'est là, je crois, que réside toute la force critique de Bourdieu : il dit le silence des structures, le poids du passé dans les décisions du présent.

Et cette lecture, en miroir avec mes préoccupations actuelles sur la transmission, la novellisation et les valeurs culturelles, me semble d'une actualité saisissante. Ce texte m'a fait réfléchir à ce que je suis en train de faire, à ce que je veux transmettre, à l'espace que j'occupe. Je crois que c'est pour cela que je m'accroche encore. Même quand tout semble me tirer vers le bas, je trouve la motivation pour continuer ce projet de mémoire de création critique.

Une nouvelle journée intense, marquée par l'animation d'un micro-trottoir pour le projet *Les Cordées de la réussite*. L'énergie des collégiens était débordante, et bien que mon introduction ait été trop courte, l'intervention de Madame Ferroudja a été salvatrice. Cette demi-journée, pleine de découvertes pour les jeunes (comme l'UNESCO et Erasmus) a été pour moi une source d'apprentissage autant que d'épuisement. Un moment m'a particulièrement marqué : la rencontre inattendue entre les collégiens et un étudiant solitaire qui leur a offert une véritable leçon de vie. Cette interaction inouïe — rapportée par un professeur, j'aurais aimé l'entendre — a insufflé une dimension imprévue à l'activité, que j'ai dû écourter pour leur pause. Après une décharge d'adrénaline, j'ai fini la journée lessivée mais profondément enrichie.

Réflexions sur le chapitre 1 du mémoire : premier tri des idées pour affiner la version critique

Je relis, j'annote, je trie. Une chose me frappe : la novellisation est réellement ludique, autant pour celui qui la crée que pour celui qui la lit. Même quand l'on oublie les livres qu'on a lus, il reste toujours quelque chose — une trace, un écho. Pierre Bayard l'explique très bien dans *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?* Et comme le dit Luc Fraisse : « Les souvenirs, même impuissants, ne sont pas inertes… ils sont aux aguets. »

Tout ce qu'on lit, écoute, regarde agit sur nous, influence nos pensées. Et ce qu'on produit — mots, idées, récits — peut influencer les autres, même si l'effet n'est pas immédiat. J'ai repensé à un entretien de Philippe Coulangeon sur les politiques culturelles. Il répondait avec justesse à cette idée que « ça ne sert à rien » ; au contraire, disait-il, même si les effets sont invisibles, ils existent. Arrêter reviendrait à dire qu'on donne « de la confiture aux cochons ». Sa conclusion était limpide : il faut continuer d'en donner.

> Source : Desmitt, Claire. « Philippe Coulangeon : Les métamorphoses de la distinction. Entretien ».CONTRETEMPS,www.contretemps.eu/?s=lectures+m%C3%A9tamorphoses+distinction+entretien+philippe+coulangeon. [Document téléchargé format .docx le 08/11/2023] Consulté mardi 11 mars 2025.
>
> ☝ Remarque rétrospective de la Ketsia du 29 août 2025 : j'ai l'impression que l'article sur Philippe Coulangeon, précédemment cité, a été supprimé ou retiré du site sous cette URL.

Je crois aussi que les mots ont du poids. Comme des graines invisibles, ils finissent par germer. Et la littérature, plus que d'autres médias, a ce pouvoir particulier : elle inscrit quelque chose dans la durée. Dans *L'Argent* de Christophe Hanna, j'ai relevé un passage marquant : la littérature contribue à transmettre les valeurs d'une société, même longtemps après leur création. Ce sont ces « enjeux de valeurs vivants » qui m'intéressent.

C'est pour ça que novelliser un essai sociologique — même daté — me semble pertinent : c'est une manière de conserver, transmettre, revivifier ces enjeux. Évidemment, ce n'est pas dire que les œuvres audiovisuelles sont dénuées de morale, mais la littérature a une autre temporalité, un autre poids dans la mémoire sociale.

Aujourd'hui, un mail de Geneviève de R. Elle m'a transmis deux liens utiles concernant les financements de thèse. Le premier mène vers une page listant les différentes bourses et prix accessibles aux doctorants :

👉 https://www.univ-paris8.fr/-Financements-de-theses-bourses-et-prix-

Le guide est encore en cours de mise à jour, mais la majorité des dispositifs mentionnés restent valables pour 2025 (et peut-être même après ?)

Le second lien renvoie vers la page générale sur la recherche à Paris 8 : 👉 https://www.univ-paris8.fr/-Recherche-creation-

Je vais devoir prendre le temps de bien fouiller tout ça. Ça me met un peu la pression, ces histoires de financements, mais ça m'oblige aussi à structurer mes projets à plus long terme. C'est stimulant, quelque part.

83e SEMAINE

Un mail officiel ce matin. Objet : *Conseil de perfectionnement du Master MLCC*. Les co-responsables du Master, Naomi-Chantal H.-K. et Alain T., nous invitent à une réunion le **mercredi 9 avril de 10h à 12h**, salle A-217 (Maison de la Recherche). Il s'agit d'un moment pour réfléchir collectivement à l'évolution du Master. La maquette du LMD5 (prévue pour 2026) sera évoquée, ainsi que les évaluations contestées par l'HCERES.

Un rendez-vous important, visiblement. Je le note dans mon agenda, en espérant qu'on y ait réellement la place de faire entendre nos voix (et pas juste d'écouter les décisions déjà prises).

Les représentant·es étudiant·es doivent confirmer leur présence (au moins un·e par niveau/parcours). On nous encourage à faire remonter les retours des autres étudiant·es. L'après-midi, il y aura les *Mastériales* de nos cadets, en M1 — présence vivement conseillée également.

Stop. J'en ai marre d'écrire. Deux heures pour pondre trois pages à peine. Et je suis censée continuer comme ça jusqu'au bout ? Est-ce qu'il y a vraiment des gens qui prennent du *plaisir* à avoir le nez dans leur écran tout le temps ? Ou c'est juste moi ?

Je n'ai même pas fini *Homo academicus*. Je suis à la page 198. J'ai l'impression que je ne le finirai jamais… et cette opacité décourageante.

J'ai envie de claquer la porte. Et pourtant… j'y reviens à cette lecture, à ce mémoire. Allez comprendre. Peut-être que c'est ça, la recherche-création : râler en écrivant, écrire en râlant.

RÉTROSPECTIVE :

(Il s'agit de la Ketsia du 10 juin de cette année qui revient sur les événements de mars)

Je ne suis pas sûre que la recherche-création soit « râler en écrivant, écrire en râlant ». Je pense que les personnes qui font de la recherche-création sont des passionnés tout simplement !

Certes, à l'origine, je me destinais à la Création littéraire, mais ce n'est pas le cas de tout le monde. Certains se lancent dans la recherche en sachant ce qui les attend.

Lorsque j'écris sous l'émotion, je n'ai pas ce recul. Or, la recherche, je le sais maintenant, c'est passionnant, mais exigeant.

Je vois le soleil se coucher, je pensais finir avant, mais écrire (comme relire) prend du temps.

Petite parenthèse « symbolique et esthétique ». J'ai demandé à l'IA Copilot de Bing (oui, j'ai parlé à une autre IA, désolée ChatGPT et Gemini) quel symbole grec je pourrais utiliser pour coder les différentes parties de mon mémoire. Je voulais un code couleur/signe pour m'y retrouver entre critiques, théories, méthodologies et conseils d'écriture.

Voici ce qu'il m'a répondu :

• **La critique Ψ (Psi) = Couleur abricot** : pour la réflexion, l'analyse, la profondeur psychologique.

• **La théorie Θ (Theta) = Couleur violette** : pour les concepts fondamentaux, les hypothèses.

• **La méthodologie Γ (Gamma) = Couleur magenta foncé** : pour l'idée de progression, de cheminement.

• **Formats/conseils en écriture Φ (Phi) = Couleur brunne** : pour l'esthétique, l'organisation, l'harmonie (le nombre d'or en bonus).

J'ai bien aimé cette réponse — bien que je doute encore de la provenance de toutes ces informations. C'est à la fois simple et poétique. Peut-être que je vais l'utiliser pour baliser les sections de mon mémoire — je pense que je vais demander à d'autres IA leur avis avant de choisir de l'utiliser. Ce serait un moyen discret de remettre un peu de jeu dans tout ce sérieux. Un clin d'œil. Une respiration graphique. Une manière de me réapproprier un peu le projet, aussi.

84-85e SEMAINES

J'AI TERMINÉ LA PREMIÈRE PARTIE DU MÉMOIRE ! (Je me permets quelques cris de victoire intérieure.)

Envoyé à 13h39. Mon rendez-vous avec mon directeur était prévu à 14h. Juste à temps — ou presque. Finalement, l'entretien sera reporté à lundi prochain, même heure. Cela me laisse un peu de temps pour respirer et cela laisse le temps à mon directeur de lire ce que je lui ai envoyé.

Franchement… je suis fatiguée. Mais aussi très contente. Cette première partie, c'était un sacré morceau. Et maintenant, je sens que le projet prend un nouvel élan. Il y a une cohérence qui commence à émerger — entre les couches : création, réflexion, théorie, journal.

Le reste à faire (avant juin) :

- peaufiner le plan (toujours cette histoire de *clinamen* et de structure entre roman et journal)
- étoffer ma bibliographie (Jablonka, Tiphaine Rivière, Myriam Suchet, Tevenet…)
- développer une justification claire pour mon protocole de novellisation
- intégrer les retours de mon directeur (notamment sur la création critique : ne pas la présupposer, mais la situer comme pratique vivante, pas juste objet d'étude)

Bref.

J'ai ouvert la voie. Il me reste à la tracer proprement.

Mais ce soir, j'ai le droit de m'arrêter un peu. Et de savourer.

Bilan : en mars, je me suis concentrée sur la rédaction du chapitre 1 du mémoire.

96-99e SEMAINES

En avril, je me suis concentrée sur la réécriture de la première partie du mémoire — après les retours de mon directeur, j'ai eu plusieurs modifications à effectuer. J'ai commencé à la fin du mois la rédaction de la deuxième partie du mémoire.

Réflexions sur ce que m'a apporté ma lecture de Bourdieu, sur ma place en tant qu'étudiante et sur mon vécu

Il y a des jours où j'ai l'impression que Bourdieu est compréhensible et a anticipé mes interrogations. D'autres où je me sens un peu piégée, tant il offre de grilles de lecture fines — je

ne parviens pas à toutes les utiliser. L'habitus, les déterminismes, le capital (culturel, social, symbolique, économique) … Et ce que je croyais être purement propre à moi, par exemple, ma tendance à faire les cents pas lorsque j'ai besoin de réfléchir ou de me vider la tête, se révèle souvent déjà socialemenr situé, conditionné. Dérangeant ? Peut-être. Mais aussi libérateur… à sa manière.

Par exemple : l'*hexis corporelle*, ce n'est pas juste ma manière de me tenir en amphi. C'est comment je pose mes mains sur la table en colloque, comment je module ma voix quand je parle à un directeur de recherche, ou comment je n'ose pas toujours poser *la* question à la fin d'un séminaire.

Prenons un autre exemple : quand on entre à l'école, au début, l'on ne connaît pas toutes règles. On apprend alors, par exemple, que lorsque l'on veut poser une question, il faut lever la main. Au début, ce n'est pas toujours évident, l'enseignant fait des rappels à l'ordre : quand l'on veut prendre la parole, on lève la main et on attend que la parole nous soit donnée. À la fin, cela devient une seconde nature. On n'a plus besoin d'y penser, quand on a une question ou qu'on veut dire quelque chose : on lève la main. C'est comme faire du vélo. Au début, c'est difficile : on a du mal à coordonner nos mouvements et à garder l'équilibre. À la fin, ça devient une habitude tous nos gestes deviennent des automatismes et l'on n'y pense plus.

Autrement dit, l'*hexis corporelle*, c'est la manière dont notre corps enregistre, mémorise et incorpore les habitudes, les manières de faire, de parler, de se tenir, de bouger qui sont liées à notre éducation, à notre famille, à notre milieu social. En résumé, ma posture, mes gestes, mon langage et même mon apparence incarne et révèle inconsciemment mon habitus.

Chapitre 6 : Rédaction et dernière ligne droite

Ce que je retiens

Mon corps, même quand je le voudrais neutre ou transparent, est déjà signifiant. Il dit ma classe sociale, mon rapport à l'école, au savoir, au pouvoir. Il trahit mes hésitations avant même que je formule ma pensée.

Et pourtant, j'avance. J'écris. Je prends la parole. Je me faufile.

Il y a quelque chose d'absurde, parfois, à constater à quel point les déterminismes continuent d'agir même quand on les connaît. Comme si les avoir identifiés ne suffisait pas à s'en libérer. C'est là que réside la force (et la cruauté) de l'analyse bourdieusienne. L'habitus se manifeste, souvent malgré nous. Et quand on essaie de s'en éloigner, c'est souvent pour mieux en révéler l'empreinte.

Être étudiante, c'est occuper une position d'attente dans l'institution. C'est une position paradoxale, parfois inconfortable. On assiste aux jeux de pouvoir, aux hiérarchies symboliques, aux mots codés — sans toujours s'en rendre compte. Je me souviens de ce mail d'un professeur me disant de ne pas oublier de terminer mes mails par « Très cordialement » ou « Respectueusement ». À force d'expériences, on devine ce qu'il faut dire pour *passer*, et ce qu'il vaut mieux taire. Et on apprend — souvent à nos dépens — que la légitimité n'est jamais acquise. Elle se quémande, se négocie, s'imite, s'auto-légitime parfois.

On pourrait dire que je suis dans l'institution sans encore y avoir droit de cité. Pas pleinement reconnue, mais déjà soumise à ses codes. Une forme de clair-obscur en termes de statut.

Et puis, il y a ce fameux capital symbolique — le plus invisible, le plus difficile à manipuler, comme disait André D., un professeur de L3. C'est celui qui fait qu'un mot prononcé avec l'accent du 6e arrondissement semble plus crédible qu'une démonstration solide faite sans le bon habitus. C'est celui qui transforme une référence en signal de reconnaissance. C'est insaisissable, mais ça pèse.

> Référence : si je dis « Je suis le maître du monde », certaines personnes reconnaîtront à quoi je fais allusion. C'est le signal de reconnaissance de ceux et celles qui ont vu *Titanic* ou qui ont au moins visionné ou entendu parler de la scène en question.

> Repère : « dans l'existence ordinaire, le nom propre opère un simple repérage et, à la façon de ce que les logiciens appellent indicateurs, il est en lui-même à peu près insignifiant (Dupont ne signifie pas l'homme du pont) et n'apporte à peu près aucune information sur la personne désignée (sauf s'il s'agit d'un nom noble ou célèbre ou s'il évoque une ethnie

particulière). » (*Homo academicus*, p. 35) Le nom — tout comme le prénom — est un « indicateu[r] » : par exemple, Mohammed est connoté dans l'espace social.

Je me demande souvent : comment résister à ces logiques sans les ignorer ? Comment écrire un mémoire critique sans céder au jargon ? Comment créer sans trahir l'analyse ? Et comment trouver, dans cet entre-deux, un endroit depuis lequel parler sans demander la permission ? Il me semble que c'est aussi là que se joue la création critique : dans ce moment où l'on tente de faire exister une voix, pas en niant les structures existantes, mais en les révélant autrement. En les détournant parfois. En les racontant.

100-103e SEMAINES

En mai, je me suis concentrée sur la finalisation de la deuxième partie du mémoire et, à la fin du mois, j'ai débuté la rédaction de la troisième partie (la dernière avant de mettre un point final au projet).

Focus : 103e SEMAINE

Cette semaine, je souhaiterais me pencher davantage sur l'analyse de certains passages d'*Homo academicus* et les mettre en lien avec mon expérience.

Il est fascinant de constater ce que Bourdieu appelle les « actions objectivement orchestrées (sans être intentionnellement concertées) par lesquelles les professeurs ont essayé d'assurer la défense du corps (chapitre IV) » (*Homo academicus*, p. 49). C'est l'idée que des comportements individuels, sans être coordonnés consciemment, forment une stratégie collective de défense.

C'est le genre de subtilité que mon imagination perçoit comme une intrigue potentielle, un mystère à élucider. Comment ces professeurs — que je côtoie — défendent-ils ce corps ? Est-ce en maintenant des programmes, en valorisant certaines méthodes, en filtrant les étudiants ? J'ai l'impression d'avoir quelques éléments de réponse, mais en même temps, je me sens trop dedans, trop impliquée pour être sûre d'apporter les bons éléments qui permettraient de défendre cette hypothèse. C'est comme demander à une cellule de comprendre le fonctionnement de l'organisme tout entier.

De même, quand Bourdieu nous parle — un peu plus tôt — de la structure du champ des facultés de Lettres et des sciences humaines, il explique que « du fait de leur position centrale dans le champ universitaire et de leur division même entre les humanités et les sciences de l'homme,

[ces facultés] laissent voir avec une évidence particulière les tensions [...] qui habitent tout le champ universitaire » (*Homo academicus*, p. 48-49). Je me sens d'abord un peu dépassée.

Ces tensions, au sein des facultés des sciences humaines notamment, sont difficilement observables à mon échelle d'étudiante en Master Lettres. Concernant les Lettres, je me sens un peu comme au milieu de l'océan : je vois bien la surface, les vagues, les autres bateaux, mais les forces souterraines, les « tensions nées du renforcement des sciences et des scientifiques » (*Homo academicus*, p. 49), cela m'échappe. C'est le revers de la médaille : je capte les étincelles, les connexions, mais le substrat, la structure, l'ossature invisible du champ, j'ai du mal à le saisir — ce n'est pas une chose que l'on ressent intuitivement, j'ai l'impression.

Il dit que les sciences humaines « laissent voir avec une évidence particulière les tensions » (p. 49). Pour lui, c'est évident, mais pas pour moi. Je me sens dépassée encore une fois. Je suis dans le champ universitaire, comme lui, mais je n'occupe pas la même position ; je ressemble davantage à un jeune poisson — avec moins d'expériences universitaires — qui nage en faible profondeur, dans un diamètre plus restreint. Je ressens les vagues, mais je ne vois pas l'onde de choc qui les a créées.

Et puis, il enchaîne sur le fait que « l'accroissement de la population des étudiants et l'accroissement corrélatif de la population des enseignants ont profondément modifié les rapports de forces au sein du champ universitaire et au sein de chaque faculté, notamment les rapports entre les "grades" et entre les disciplines, elles-mêmes inégalement touchées par les transformations des rapports hiérarchiques » (p. 49).

Là, ça me parle peut-être un peu plus, mais toujours avec ce sentiment de grand tableau que je n'appréhende pas pleinement. À mon échelle d'étudiante en Master Lettres, je constate que l'afflux d'étudiants (nous !) et d'enseignants peut créer certaines pressions ou tensions : on a l'impression d'être plus nombreux que les promotions précédentes ; le suivi individuel en études supérieures est moins présent qu'au secondaire. De plus, lorsque les étudiants signalent un problème récurrent par l'intermédiaire des délégué·es ou représentant·es, les améliorations apportées à la nouvelle maquette de la formation profitent principalement aux promotions suivantes.

Il y a moins de places — sentiment partagé avec d'autres étudiants — dans les formations plus prisées comme le Master de Création littéraire. Donc, plus de concurrence, et l'on observe également que certaines disciplines connaissent une ascension, tandis que d'autres déclinent en prestige ou en financement.

La crise sanitaire a notamment mis en lumière l'importance de la recherche médicale et des biotechnologies qui ont, en conséquence, connu une hausse des investissements. C'est également le cas pour les sciences du numérique et l'intelligence artificielle, l'écologie et les sciences

environnementales, ainsi que les sciences sociales et les études sur les inégalités, qui ont également vu leurs investissements augmenter.

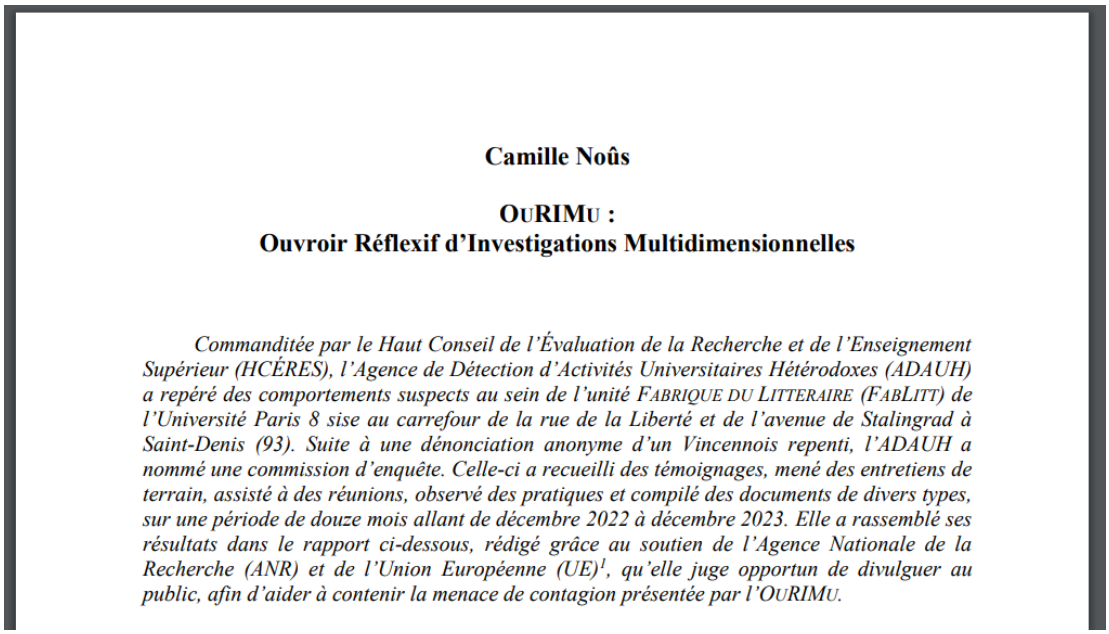
D'un autre côté, les Lettres et les sciences humaines connaissent une baisse de financement au profit des sciences appliquées, ainsi qu'une baisse d'intérêt de la part des nouveaux étudiants entrants en études supérieures, selon les propos du responsable de ma formation, Alain T. Les mathématiques fondamentales, bien que toujours essentielles, sont parfois éclipsées par le domaine informatique et l'ingénierie. Il en va de même pour l'archéologie et l'histoire de l'art qui sont moins prioritaires dans les financements publics et donc souffrent d'un manque de ressources.

Source : Ministère Chargé de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche, « Meilleure organisation de la recherche : une évaluation modernisée », consulté le 28 mai à 18:29, https://www.enseignementsup-recherche.gouv.fr/fr/meilleure-organisation-de-la-recherche-une-evaluation-modernisee-45989.

J'ai eu l'occasion d'entendre parler de ces problèmes de financement des formations littéraires, notamment durant le *Conseil de perfectionnement* d'avril. Ce conseil permet aux représentant·es des étudiants des formations littéraires de mettre en évidence les problèmes rencontrés durant leurs années d'études et de proposer des solutions pour les régler.

> **Préconisations**
> À la lecture des informations rassemblées dans ce rapport, et selon l'avis majoritaire de ses membres quant aux risques encourus, l'ADAUH formule les préconisations suivantes concernant l'OURIMU — préconisations qu'elle a fait remonter à l'HCÉRES en date du 15 décembre 2023 :
>
> A. L'ADAUH conseille à l'HCÉRES de ***ne pas sévir contre l'OURIMU***, au moins aussi longtemps que ce courant en restera à son niveau actuel d'invisibilité médiatique : une interdiction ou une dissolution auraient pour principal effet de signaler l'existence de l'OURIMU à ceux qui l'ignorent, et de regrouper autour de lui divers mécontentements pour l'instant éparpillés.
>
> B. L'ADAUH invite même l'HCÉRES à ***recommander l'augmentation significative du financement accordé à l'équipe FABLITT*** pour le prochain cycle budgétaire, sur la base du raisonnement suivant : tant que les éléments supposés être les plus radicaux parmi les milieux universitaires font de la CRÉATION CRITIQUE, ils ne songent pas à organiser le sabotage de pipelines ou de méga-bassines.

Je tire cet extrait du document distribué — probablement réalisé en 2023 — par Alain T. lors de ma première année de Master, durant l'EC 1 "*Le sujet de recherche*". Cette brochure, qui a pour but de présenter la recherche-création et de fournir une brève introduction à la création critique aux étudiants, compile divers extraits d'articles, d'ouvrages et de rapports en lien avec ce domaine. On trouve cette citation à la treizième page du document de Camille Noûs intitulé « OURIMU : Ouvroir Réflexif d'Investigations Multidimensionnelles ».



Camille Noûs

OURIMU :
Ouvroir Réflexif d'Investigations Multidimensionnelles

Commanditée par le Haut Conseil de l'Évaluation de la Recherche et de l'Enseignement Supérieur (HCÉRES), l'Agence de Détection d'Activités Universitaires Hétérodoxes (ADAUH) a repéré des comportements suspects au sein de l'unité FABRIQUE DU LITTERAIRE (FABLITT) de l'Université Paris 8 sise au carrefour de la rue de la Liberté et de l'avenue de Stalingrad à Saint-Denis (93). Suite à une dénonciation anonyme d'un Vincennois repenti, l'ADAUH a nommé une commission d'enquête. Celle-ci a recueilli des témoignages, mené des entretiens de terrain, assisté à des réunions, observé des pratiques et compilé des documents de divers types, sur une période de douze mois allant de décembre 2022 à décembre 2023. Elle a rassemblé ses résultats dans le rapport ci-dessous, rédigé grâce au soutien de l'Agence Nationale de la Recherche (ANR) et de l'Union Européenne (UE)[1], qu'elle juge opportun de divulguer au public, afin d'aider à contenir la menace de contagion présentée par l'OURIMU.

Bon à savoir : HCÉRES signifie Haut Conseil de l'évaluation de la recherche et de l'enseignement supérieur. C'est une autorité publique indépendante chargée d'évaluer les établissements d'enseignement supérieur et de recherche, ainsi que les formations et diplômes qu'ils délivrent. Elle valide également les procédures d'évaluation menées par d'autres instances et contribue à l'amélioration de la qualité de l'enseignement supérieur et de la recherche en France.

D'une certaine manière, lorsque Bourdieu évoque la fluctuation de la « population [des étudiants et] des enseignants [qui aurait] profondément modifié les rapports de forces au sein du champ universitaire », je le ressens. Durant toute ma première année, je n'ai pas perçu la crise qui affectait le Master Lettres : j'assistais aux séminaires, je prenais des notes en cours… En bref, je vivais pleinement ma vie étudiante, à l'abri de ces préoccupations.

Bien qu'en deuxième année et confrontée aux difficultés de financement pour la thèse, je perçois davantage le manque de fonds dans le domaine de la littérature, je me sens encore incapable de pouvoir l'objectiver comme Bourdieu. L'objectiver, c'est-à-dire la transformer en un objet d'étude, mesurable, analysable et indépendant des sentiments ou des opinions personnelles.

D'autres questions me viennent en tête… Je m'interroge davantage sur les conséquences que ces changements auront sur la reconnaissance de notre diplôme si l'on cherche du travail en dehors du domaine de la recherche. Par exemple, quel poids aurait mon Master Création critique dans une candidature au poste de professeur du secondaire ou de chargé de communication dans une maison d'édition ?

104e SEMAINE

En début juin, je me suis concentrée sur la finalisation de la troisième partie du mémoire. Un passage qui m'a marqué dans ma lecture d'*Homo academicus*, p. 210 :

> Une des raisons du retard des sciences sociales, sans cesse exposées à la régression vers l'essayisme, est que les chances d'obtenir le succès purement **mondain**, lié à l'intérêt d'**actualité**, diminuent à mesure que l'on s'éloigne dans le temps de l'objet étudié, c'est-à-dire à mesure que croît le temps investi dans le travail scientifique, condition nécessaire, quoique non suffisante, de la qualité scientifique du produit. Le chercheur ne peut **arriver qu'après la fête**, quand les lampions sont éteints et les tréteaux retirés, et avec un produit qui n'a plus aucun des charmes de l'*impromptu*. Construit contre les questions surgies de l'immédiateté de l'événement, énigmes plutôt que problèmes, appelant des prises de position totales et définitives plutôt que des analyses nécessairement partielles et révisibles, le protocole scientifique n'a pas pour lui la **belle clarté du discours** du **bon sens** à qui il n'est pas difficile d'être simple puisqu'il commence toujours par simplifier.

Ce passage explique que les sciences sociales peinent à être valorisées parce que, contrairement au discours médiatique ou au « bon sens » qui donne des réponses immédiates et simples sur l'actualité, la recherche scientifique demande du temps et un recul critique. Plus un chercheur investit de temps pour analyser en profondeur un sujet (et donc s'éloigne de l'immédiateté de l'événement), moins son travail aura l'attrait « mondain » de l'actualité. Quand la science arrive, « après la fête », son résultat (une analyse complexe mêlée de nuances) n'a pas le « charme de l'*impromptu* » et de la « belle clarté du discours du bon sens » qui, lui, simplifie la réalité. Le « protocole scientifique » est rigoureux, contre les évidences et refuse les jugements hâtifs, ce qui le rend moins accessible ou moins « séduisant » que les réactions instantanées.

Le sociologue défend ainsi la rigueur méthodologique. Ce qui montre également la pertinence de la recherche-création : ce journal romanesque, en intégrant le vécu immédiat se soumet à une analyse rétrospective et réflexive. Il tente justement de surmonter cette dichotomie : conserver une part du vécu et de l'« *impromptu* » tout en y appliquant la rigueur du travail scientifique. Cette mise en lumière des tensions entre temps scientifique et temps médiatique/social justifie en partie l'intérêt d'une approche, comme la nôtre, de création critique. Bourdieu continue au paragraphe suivant (de la même page) :

> L'attention immédiate à l'immédiat qui, noyée dans l'événement et les affects qu'il suscite, isole le moment critique [un moment critique qu'il explore dans ce chapitre est celui de mai 68], ainsi constitué en totalité enfermant en elle-même son explication, introduit par là même une philosophie de l'histoire : elle conduit à présupposer qu'il y a dans l'histoire des moments privilégiés, plus historiques que les autres en quelque sorte (...) L'intention scientifique au contraire vise à replacer l'événement extraordinaire dans la série des événements ordinaires, à l'intérieur duquel il s'explique.

Il est vrai que les médias aiment se jeter sur l'« immédiateté de l'événement ». Cependant, en se focalisant ainsi, on isole l'événement, on le fait apparaître comme un « momen[t] privilégi[é] ». Et c'est là qu'on oublie parfois que, pour le comprendre vraiment, il faut le replacer dans « la série des événements antécédents » (p. 211).

C'est comme si nous développions une pensée qui justifierait — qui appuierait sur l'idée — que certains moments sont « plus historiques que les autres ». Or, la science cherche justement à faire l'inverse. Elle veut « replacer l'événement extraordinaire dans la série des événements ordinaires ». Pour la science, un événement ne peut être compris qu'en l'intégrant dans un contexte plus large et une suite logique d'événements qui permettent de trouver les explications à son apparition.

J'ai beaucoup aimé la capacité de Bourdieu — sa clairvoyance — à saisir, à comprendre et à expliquer notre tendance à mettre les projecteurs sur certains événements au détriment d'autres, alors que ces « autres » peuvent expliquer le *pourquoi* du *comment* de cet avènement. De même, dans ma vie de tous les jours, j'ai tendance à ne retenir que certains événements aux dépens d'autres. Or, si j'arrivais à revenir à la source du problème — pourquoi cet événement a-t-il eu lieu ? — je pourrais empêcher qu'il se (re)produise.

Par exemple, plutôt que de me dire, à la fin de la journée, que j'ai peu ou pas avancé sur le mémoire — du moins, pas autant que je l'aurais souhaité — je devrais plutôt regarder les événements antérieurs qui ont mené à ce résultat. C'est-à-dire, le fait que je me suis couchée tard ; que je me suis levée tard en conséquence ; que j'ai rogné sur mon temps de repas, me privant ainsi des nutriments nécessaires à ma concentration ; ou que j'ai laissé mes temps de pause s'allonger de plus en plus.

Toute cette série d'événements, comme l'explique Bourdieu, conduit au « moment critique » — dans le cas de Bourdieu, mai 68. Il est vrai que le sociologue parle d'événements historiques, mais l'analogie permet de transposer ses explications de la grande Histoire aux petites histoires individuelles, aux péripéties et aux aléas que chaque être humain rencontre dans sa vie.

105e SEMAINE

Dix à quinze ans… pour plus de 80 pages ?

À la fin de la première semaine de juin, je me suis consacrée au réagencement et à la finalisation du journal romanesque, ainsi qu'à la préparation de la soutenance prévue pour le 16 juin. Par ailleurs, j'ai rendez-vous en visioconférence avec mon directeur le 11 pour faire le point.

Parallèlement, je pense que j'aurai terminé *Homo academicus* d'ici la fin de la semaine. Si j'avais pu le lire plusieurs fois, je crois que d'autres pistes se seraient révélées. Certains sujets m'ont captivée, bien que je ne sache pas comment les intégrer ici. Bourdieu évoque, par exemple, les professeurs étrangers en France, leur influence et leur insertion dans le champ académique, ainsi que les jeux de pouvoir et d'influence dans les relations doctorants-directeurs de thèse. J'ai été surprise de découvrir qu'autrefois, une thèse pouvait durer dix à quinze ans — sans que personne ne s'en formalise !

« la durée de la préparation de la thèse doit se situer entre dix à quinze ans dans des positions de maître de conférence[s] et de professeur en province » (*Homo academicus*, p. 201) : le pire c'est que Bourdieu annonce cela dans une parenthèse — comme si ce n'était qu'une information secondaire ! J'admire son sens froid dans son objectivation.

Aujourd'hui, j'aurais du mal à imaginer consacrer autant de temps à un tel projet. On pourrait bien sûr me rétorquer qu'investir dix à quinze ans, ce n'est rien et que lorsque l'on a des enfants, l'on investit bien plus de temps (et d'argent !) à leur éducation. Mais, en même temps, ce n'est pas du tout pareil : faire une thèse ou éduquer des enfants ! (Oups, ce monologue intérieur a pris le pas sur le fil de mes pensées... Je me disperse.) Bourdieu continue à la phrase suivante :

« Et il n'est sans doute pas excessif de penser que ce sont les nécessités institutionnelles de la reproduction heureuse du corps qui déterminent le temps de travail nécessaire à la production de la thèse et, par là, la nature même du travail, son volume, son ambition, plutôt que l'inverse[23] ». C'est comme si Bourdieu avait anticipé ma question « Pourquoi 80 pages ? » et y apportait des éléments de réponse.

Note de bas de page associée à la citation précédente : « 23. '' Pensez-vous que vous auriez dû présenter votre thèse plus tôt ? — Du point de vue carrière, c'était impossible… du point de vue de la maturité de la thèse (...), non, je pense que cela pouvait aller'' (Professeur d'histoire, 1972). Et la plupart des professeurs interrogés répondent négativement à la question, même lorsqu'ils se situent au-delà de ce qui est considéré comme la *durée normale* (...). » Il n'est pas surprenant que certains aient considéré leur thèse comme l'œuvre de leur vie...

Dix à quinze ans, c'est presque un quart d'une existence humaine aujourd'hui : la moitié de la moitié d'une vie dédiée à une thèse, ce n'est pas rien ! Bourdieu cite le « témoignage d'un professeur (normalien, reçu premier à l'agrégation de philosophie dans les années 20) : (...) On dit : ''Les thèses françaises, les gens y passent beaucoup trop de temps'', mais dès cette époque des hommes tout à fait éminents vous conseillaient, non pas d'aller trop vite, mais de ne pas considérer que c'était l'œuvre de toute votre existence ».

Heureusement, depuis cette époque, le nombre d'années pour préparer une thèse a diminué (et le nombre de pages aussi, logiquement). Moi, faire une thèse, pourquoi pas ! Par contre, j'aimerais d'abord réunir des fonds — surtout si je ne peux pas être financée autrement. Et puis, j'ai déjà fait quatre ans d'études, dont une année d'alternance : j'aimerais bien travailler. Ma retraite ne va pas se cotiser toute seule. C'est fou ! Avant, je n'y pensais même pas... je veux dire, à la retraite. (Et voilà que je m'égare encore !)

Pour finir, si je devais dire ce que m'a apporté la lecture de cet ouvrage — qui m'a pris deux ans tout de même — je dirais que c'est un second regard sur l'université, plus en hauteur. Néanmoins, la densité des informations fait qu'entre ce que j'ai lu et ce que j'en ai vraiment retenu, il y a une différence considérable. La faute aux formulations, volontairement floues, frôlant parfois l'aberration, qui jalonnent *Homo Academicus* et nécessitent une seconde lecture (et souvent plus) : « Comprendre ''objectivement'' le monde dans lequel on vit sans comprendre la logique de cette compréhension, et ce qui la sépare de la compréhension pratique, c'est s'interdire de comprendre ce qui fait que ce monde est vivable et viable, c'est-à-dire le flou même de la compréhension pratique » (p. 31-32).

Je parlais de la mémoire, du savoir qui devient souvenir ; la lecture d'*Homo Academicus* m'a souvent laissé cette impression : plus j'avance entre les pages, plus cette progression s'archive à l'état de souvenir. Honnêtement, j'ai de l'affection pour cet ouvrage. Après tout, il m'a accompagnée durant ces deux années de Master. En traversant certaines expériences, il m'arrivera sans doute d'avoir des réminiscences et de sourire en me disant : "Tiens, ça c'était dans *Homo Academicus*". C'est comme si l'espace social me faisait des clins d'œil — imperceptibles pour ceux qui n'ont pas lu Bourdieu, mais désormais clairs pour moi. Et le plus beau, c'est que je pourrai maintenant répondre à ces signaux, si l'envie me prend, consciente de ce qui se joue.

Dans mon état actuel, je n'arriverai peut-être pas à repérer tous les clins d'œil — il faudrait pour cela que je relise l'ouvrage — mais, au moins, j'arriverai probablement à en capter certains. Je suis un peu triste que le Master se termine : je dois à présent décider de ce que je veux faire après. Mais en même temps, je suis heureuse d'en finir avec *Homo Academicus* et de terminer l'université ! Deux ans, c'est long et court à la fois — une chose est sûre, je garderai cette expérience précieusement, car j'aimerais la transmettre.

Je pense que ce journal sur ma lecture de cet ouvrage et sur mon vécu de mastérante aurait pu se construire autrement : en retraçant ma lecture d'*Homo Academicus*, chapitre par chapitre. Pourtant, je suis satisfaite qu'il ait la structure qu'il a maintenant, parce qu'elle est représentative du cheminement sinueux qu'a été la préparation du mémoire sur ces deux ans, du temps passé sur ce projet, des rencontres réalisées tout au long de ce parcours…

Bref, c'est mon journal et j'en suis fière.

Addendum

Ce journal est un laboratoire. Ce que j'y dépose, ce ne sont pas des vérités, mais des pistes, des lignes de tension. Il n'y a pas de conclusion, juste un peu plus de trouble organisé.